

ÉDUCATION NATIONALE

François Hien et Sabine Collardey

« Je suis pas une “bonne prof”, je n’alimente pas ce mythe, et au fond ça me va, on en a marre de ce mythe. Moi je ne veux pas écraser mes élèves de mon charisme, je ne veux pas les maintenir dans une dépendance fascinée à moi, je leur donne le spectacle d’une honnête bosseuse, qui fait du mieux qu’elle peut. Et je me dis qu’il peut être émancipateur, ce modèle, que je peux être une sorte d’exemple – en toute modestie, hein – mais oui, une sorte d’exemple, pour tous ceux qui se débattent dans le ventre mou des classes. »

ÉDUCATION NATIONALE

François Hien et Sabine Collardey



AVANT-PROPOS

Éducation nationale est un spectacle créé le 9 janvier 2024 au Théâtre National Populaire de Villeurbanne. Il est le résultat de deux années de préparation, en lien avec de nombreux établissements scolaires, des dizaines de professeurs et de membres du personnel de l'Éducation nationale, et des centaines d'élèves. Dans le spectacle, dix interprètes professionnels partagent la scène avec une classe de lycée, des élèves de première ou de terminale; nous changeons de classe toutes les deux représentations.

Dans ce volume, outre le texte de la pièce, nous avons voulu proposer un aperçu de ce travail. On y trouvera les traces d'un spectacle et une partie de la matière dont nous l'avons tiré.

Le livre est divisé en segments.

Dans le premier, on trouvera le texte de la pièce, suivi d'un glossaire des acronymes utilisés et une description du lycée imaginaire au cœur de l'histoire.

Le deuxième segment réunit un certain nombre de matériaux documentaires collectés pendant la longue phase de préparation du spectacle : des enquêtes, immersions et entretiens menés par les interprètes dans les différents établissements scolaires qui nous ont accueillis.

Le troisième segment est consacré au travail de dramaturgie. Nous proposons un texte à quatre mains – ou plutôt, qui fait entendre en alternance chacune de nos deux voix; nous y racontons la relation de travail inaugurée par ce spectacle. Suivent des textes écrits par Sabine pendant l'écriture et qui permettront d'aborder plus profondément les thématiques abordées par la pièce : des lettres à François et un article sur l'esprit de l'Éducation nationale.

Le quatrième segment est consacré à la mobilisation des élèves sur scène pendant le spectacle. François retrace l'histoire du dispo-

sitif, tandis que Sabine problématise les questions que nous nous sommes posées en rédigeant nous-mêmes des paroles d'élèves à partir de nos rencontres. Nous partageons également les questions de « débat mouvant » que nous soumettons aux élèves.

En bout de volume, on trouvera une bibliographie des références mobilisées, ainsi qu'un générique du spectacle, suivi de remerciements.

Ce livre se veut une trace du spectacle, à destination de celles et ceux qui l'ont vu; il entend prendre sa place, également, dans le champ des productions de pensée autour de l'Éducation nationale, et peut-être de l'éducation en général. Il le fait en proposant en vis-à-vis une œuvre de fiction – avec tout ce qu'elle suppose de parti-pris et de choix narratifs – et les sources qui l'ont nourrie.

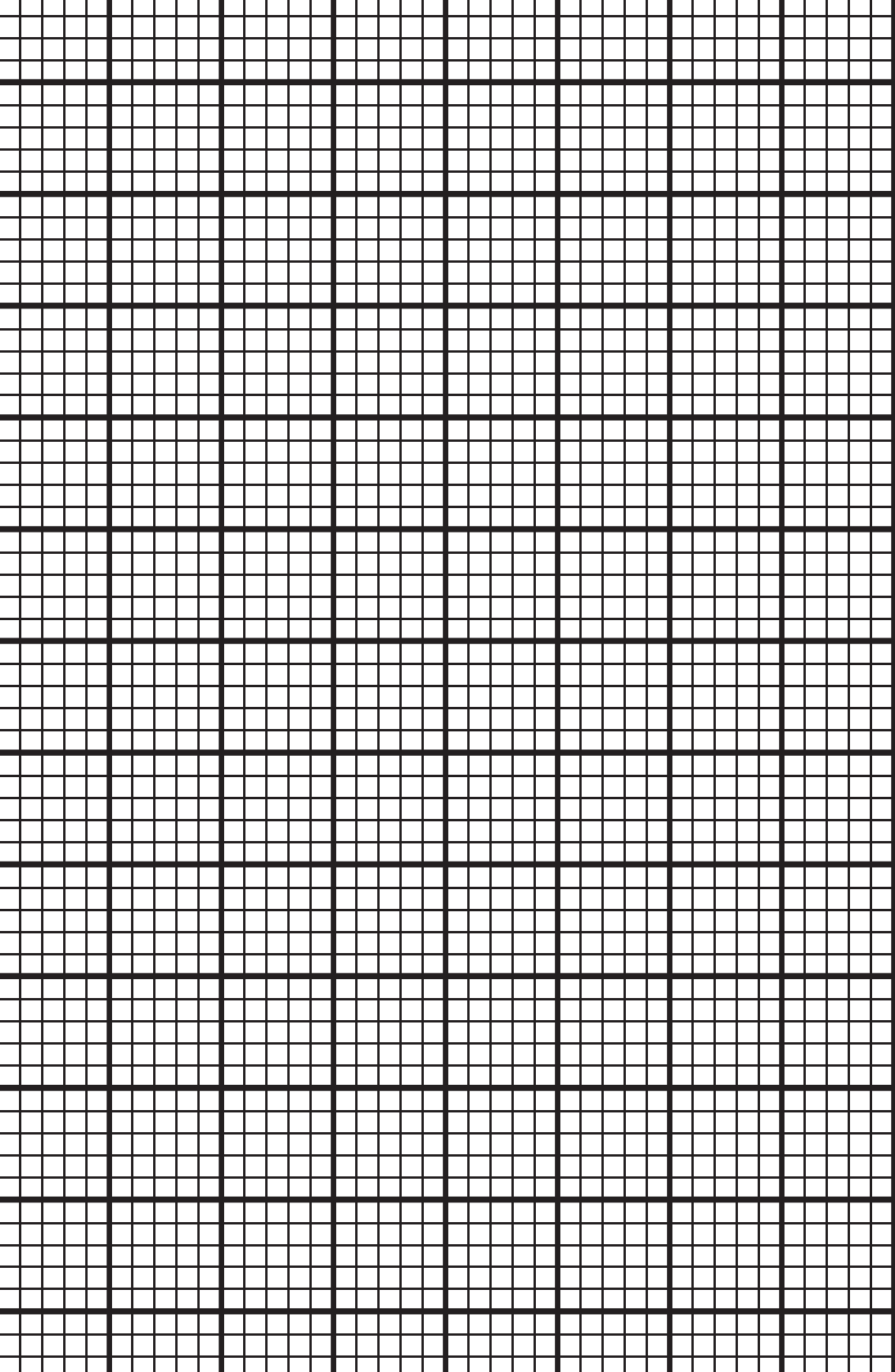
Pour autant, il ne s'agit pas de subordonner la pièce aux éléments documentaires ou théoriques que nous avons recueillis en amont, ni d'affirmer qu'elle n'a de valeur, sur le plan épistémologique, que par cet arrière-plan. La pièce n'est pas strictement l'application dans le champ fictionnel de ce que nous avons réuni à l'issue de notre enquête. Nous sommes l'un et l'autre persuadés, pour des raisons théoriques pas forcément identiques, que la fiction a une capacité souveraine pour atteindre le vrai. Elle ne tire pas son coefficient de véracité du matériau préalablement recueilli, ou de l'attirail théorique mobilisé en vue de l'écriture. Autrement dit, la fiction peut dire du monde des choses puissamment vraies, par le simple effet de la mimesis, en menant à leur terme les logiques d'affrontement, ou de personnages; en *laissant parler* les personnages, selon la formule consacrée, qui, pour ésotérique qu'elle puisse paraître, n'est pas si fausse.

Par cette édition augmentée, nous n'entendons pas déchoir l'écriture de fiction de son autonomie. Mais il nous a semblé qu'il était important de dire d'où elle émane, de mettre à plat les éléments qui la composent, et de raconter notre cheminement. Nous avons l'intuition que cela peut servir à ceux qui aiment le théâtre, comme à ceux qui s'intéressent aux questions éducatives.

Une remarque, pour finir :

Nous sortons ce livre pour la première du spectacle. Les textes qu'il contient ont donc été produits par des personnes pleinement immergées dans la création : pour l'instant, le spectacle est encore une promesse, et nous ne sommes pas en mesure de tirer le moindre bilan. Par ailleurs, la pièce aura subi des modifications au moment d'être jouée pour la première fois devant un public. Nous présentons ici une version que nous pensons la plus aboutie possible, à plus d'un mois de la première.

Sabine Collardey & François Hien



ÉDUCATION NATIONALE

Auteur : François Hien
Dramaturgie : Sabine Collardey

Cette pièce a été écrite pour dix interprètes professionnels et une classe de lycée, différente selon les représentations, et à qui la conduite des scènes doit pouvoir être transmise rapidement.

Certaines des scènes de cours du début de l'acte I sont conçues pour que les élèves y réagissent spontanément, comme l'aurait fait une véritable classe. Ce sont des supports à de courtes improvisations collectives.

Toutes les répliques d'élèves sont tenues par des élèves, à l'exception du personnage d'Orhan, qui est porté par un interprète professionnel différent à chacune de ses scènes, et qui n'est incarné par un élève que lors de sa dernière apparition, à son conseil de discipline.

PERSONNAGES

Les personnels de direction :

Éric Gibons, *proviseur*

Siriane Papazian, *proviseure adjointe*

Les professeurs :

Catherine Bauby, *professeure agrégée de lettres et latin*

Jocelyn Bellanger, *professeur contractuel de mathématiques*

Maryse Champy, *professeure certifiée d'anglais*

Jacques Darmon, *professeur agrégé d'histoire-géographie*

Elena Dunning, *professeure agrégée de SVT, sciences de la vie et de la terre, compagne de Caroline*

Pauline Foulou, *professeure certifiée de physique, Titulaire sur zone de remplacement (TZR)*

Pierre Gallien, *professeur certifié de mathématiques, délégué SNES*

Youna Kreps, *professeure agrégée de français, femme de Malo, déléguée SUD*

Sylvie Lahire, *professeure certifiée d'EPS, éducation physique et sportive*

Malo Manzano, *professeur certifié d'histoire-géographie, mari de Youna, représentant du personnel*

Mathieu Raviot, *ancien professeur du lycée, ancien représentant syndical*

Caroline Romains, *professeure agrégée de philosophie, compagne d'Elena*

Barbara Zizek, *professeure certifiée d'économie-gestion*

La vie scolaire :

Nicole Gontral, *conseillère principale d'éducation (CPE)*

Soraya Velaï, *assistante d'éducation (AED)*

Élise Quinson, *assistante d'éducation*

Amin Loyraz, *assistant d'éducation*

Autres personnels :

Géraldine Cresson, *assistante sociale*

Céline Lucas, *infirmière scolaire*

Carine Morand, *agente d'entretien*

Claudine Gary, *Accompagnante d'élèves en situation de handicap (AESH)*

Élèves :

Orhan Shafak, *élève de filière générale*

Inees, Clément, Zakaria, Rayan, Myriam, Samya, Maeva

Nombreux élèves en classe

Parents d'élèves :

Madame Gruau

La mère d'Orhan

Madame Pivot, *mère de Coline*

Une Inspectrice Pédagogique Régionale (IPR)

Une directrice des services académiques du rectorat

Son assistant

Le mari de Siriane Papazian

PROLOGUE

I

CAROLINE ROMAINS. – (*au public*) Bien, on y va. J'avais envie d'entamer ce grand chapitre sur l'éducation en vous exposant trois problématiques autour desquelles nous allons tourner.

La première consiste à distinguer instruction et éducation.

C'est là une question récurrente dans les débats scolaires. L'école doit-elle instruire – c'est à dire transmettre des savoirs théoriques – ou éduquer, c'est-à-dire former plus globalement la personnalité, doter les élèves de compétences sociales ou morales ?

L'institution au sein de laquelle vous étudiez, l'institution qui me salarie, comment elle s'appelle ? Éducation nationale, exactement. Auparavant, elle s'appelait le ministère de l'Instruction. Il y a là une bascule importante. On peut estimer qu'à travers ce passage d'un nom à l'autre, l'institution a choisi de vous dire qu'à l'école, vous ne venez pas seulement vous instruire, vous êtes invités à vous transformer. À devenir autre.

La question, au fond, c'est : comment accueille-t-on des enfants tout neufs dans une société déjà vieille ? Comment leur transmet-on ce qui leur sera nécessaire pour y vivre, et des outils pour y changer ce qui doit l'être ?

Bon, la deuxième problématique, elle est plutôt d'ordre pédagogique.

Le pédagogue est celui qui guide l'enfant. Si par l'éducation, il s'agit de transformer l'humain, d'arracher l'enfant à son enfance, cet arrachement ne se fera pas facilement, ni sans une forme de contrainte. Alors comment assume-t-on cette contrainte ?

Certains répondent : par l'autorité, la hiérarchie. Le professeur est supérieur à l'enfant, parce qu'il sait ce que l'enfant ne sait pas. Ce n'est pas nécessairement violent. Je suis sûre que vous connaissez des profs avec qui vous savez qu'il ne faut pas déconner, sans qu'ils aient jamais levé le ton. Moi, vous l'aurez constaté, je ne suis pas ce genre de prof.

ELENA DUNNING. – Je sais pas si c'est une bonne idée d'insister sur le fait que tu n'as pas d'autorité.

CAROLINE ROMAINS. – Je n'ai pas dit ça. Je problématise les différentes formes d'autorité.

ELENA DUNNING. – C'est subtil. Ce qu'ils vont retenir, c'est que chez toi ils peuvent foutre le bordel.

CAROLINE ROMAINS. – C'est des terminales, quand même!

ELENA DUNNING. – À Jean-Zay, les terminales, c'est pas les mêmes que dans ton bahut de centre-ville. (*en l'enlaçant par-derrière*) Bon, je dois y aller. Tu le maîtrises ton cours, c'est super.

CAROLINE ROMAINS. – Ils le savent, tes collègues, que ta meuf est mutée dans l'établissement? On aura le droit de se faire des câlins là-bas?

ELENA DUNNING. – En salle des profs, pourquoi pas. (*Elle s'éloigne.*) Dans les couloirs, hors de question.

CAROLINE ROMAINS. – (*reprenant*) Ma troisième problématique se décline en plusieurs questions politiques.

Qui assume le coût de l'enseignement? À l'école, vous ne produisez pas de plus-value et vous coûtez de l'argent. Alors, qui paie?

Est-ce que les enfants des différents milieux sociaux doivent recevoir le même type d'enseignement? Est-ce que l'école est en mesure d'assurer une égalité entre les élèves?

La façon dont une société organise son système d'éducation reflète son système politique. Quand on cherche à étendre à l'ensemble de la population le droit à l'éducation, qu'on la rend accessible, obligatoire, c'est qu'on assume un projet démocratique. Alors, est-ce que l'enseignement peut être neutre sur un plan politique?

Est-ce que l'école doit former des agents économiques ou des citoyens, préparer au marché du travail, ou donner un socle de connaissances qui nécessite d'être complété par une spécialisation? En tant qu'élèves de terminale, vous avez déjà été confrontés à cette alternative. Vous avez vu certains de vos camarades bifurquer vers des formations plus professionnalisantes que la vôtre.

Votre présence à l'école, dans vos actuelles conditions d'apprentissage, est le résultat d'un certain nombre de décisions politiques antérieures.

Par exemple, c'est en 1959 qu'on rend la scolarité obligatoire jusqu'à 16 ans. Après mai 1968, la mixité fille-garçon devient la norme dans l'enseignement. En 1975, on instaure le collège unique. C'est une étape importante dans le long processus de massification scolaire, qui conduira à démocratiser l'accès à l'enseignement secondaire. Vous en êtes aujourd'hui les bénéficiaires.

En 2018, on réforme le bac. Le choix des spécialités réforme les filières. On éclate les groupes classes. L'expérience des lycéens en est profondément bouleversée.

Et nous voici arrivés en 2023, au lycée Jean-Zay. C'est un lycée général et technologique, de taille assez importante – environ 1300 élèves – situé dans la ville imaginaire de Virieux-en-Vezon, en périphérie d'une grande ville française.

Et aujourd'hui, c'est la prérentrée à Jean-Zay. Les anciens se racontent leurs vacances, les nouveaux ont la boule au ventre – je suis dans cette catégorie – et le tout nouveau proviseur de l'établissement, monsieur Gibons, s'apprête à nous accueillir tous.

II

Salle polyvalente du lycée.

ÉRIC GIBONS. – Chers collègues, je vous souhaite la bienvenue dans cette nouvelle année scolaire.

Beaucoup d'entre vous me voient pour la première fois. Je suis Éric Gibons, et c'est pour moi un honneur d'avoir été appelé à la tête de votre établissement. Il s'agit de mon premier lycée en tant que proviseur, mais ne vous en faites pas, je vois qu'il y a déjà des visages inquiets, j'apprends vite. Et puis madame Papazian, que vous connaissez depuis plusieurs années, sera à mes côtés. On a commencé à se pratiquer un peu et je crois que je ne prends pas de risque en disant que c'est un binôme qui va bien fonctionner.

Je sais que votre lycée a traversé des moments difficiles. J'ai pu m'entretenir avec mon prédécesseur, il m'a informé des événements malheureux qui ont entaché la fin d'année scolaire. Et puis j'avais lu la presse bien sûr. Si ces épisodes ont laissé en vous des traces de

peur, de défiance, vous pouvez nous en parler, à madame Papazian et moi-même.

Ce qui importe en ce début d'année, c'est de rétablir la confiance et la sérénité. Majoritairement, les individus impliqués dans les violences de l'an dernier étaient des élèves de terminale, qui sont partis ailleurs. Les autres ont fait l'objet de conseils de discipline. Alors il ne faudrait pas faire payer aux élèves de cette année des fautes commises par des jeunes gens qui ne sont plus là.

Par ailleurs, grâce à la Région, notre établissement est doté d'un dispositif anti-intrusion.

CATHERINE BAUBY. – Qui ne marche pas !

SIRIANE PAPAZIAN. – Je me permets une incise, monsieur Gibons : j'ai enfin eu la Région à ce sujet, ils vont nous envoyer un technicien pour résoudre le problème de carte magnétique.

ÉRIC GIBONS. – Il y a un problème avec le dispositif ?

SIRIANE PAPAZIAN. – Oui, les cartes fonctionnent une fois sur deux. Du coup, on a désactivé le dispositif pour le portillon des personnels.

ÉRIC GIBONS. – Donc n'importe qui peut entrer ?

SIRIANE PAPAZIAN. – L'intendant a demandé aux personnels de faire semblant de passer leur carte. Comme ça, s'il y a des observateurs, ils se rendent pas compte qu'on peut entrer comme on veut.

ÉRIC GIBONS. – Ah. Bonne idée. Bon, passons au bilan de l'année dernière.

Évidemment, pour ça, il faut que le vidéoprojecteur veuille bien s'allumer.

PIERRE GALLIEN. – Il doit chauffer !

ÉRIC GIBONS. – Il doit chauffer ?

PIERRE GALLIEN. – Oui, et puis vous êtes pas sur la bonne sortie, là.

ÉRIC GIBONS. – Eh bien, ça vous ennuerait de venir m'aider, pendant que je commence l'exposé ?

Je suis désolé, la lecture des notices des vidéoprojecteurs n'a pas été ma priorité en arrivant.

Alors. Le bilan de l'an dernier me semble assez honorable. Vous avez eu – enfin, nous avons eu, je vais me solidariser de votre bilan – 83 % de réussite au bac. C'est 0,8 point de plus que l'année précé-

dente, ce dont on doit se féliciter. C'est néanmoins en dessous des moyennes nationales, et même de la moyenne des lycées dont la composition sociale est proche du nôtre.

(à Pierre) Alors, ça marche ?

PIERRE GALLIEN. – Non, ça doit être la lampe qui est cassée.

ÉRIC GIBONS. – Bon, on va faire sans. Sur la diapo, il y avait un graphique qui nous comparait aux établissements dont l'IPS se situe un peu en dessous de 100, comme nous.

SIRIANE PAPAZIAN. – Oui, là il y avait un camembert, c'était pratique, on voyait les résultats des autres établissements, et le nôtre là.

ÉRIC GIBONS. – Et vous auriez pu constater que nous sommes plutôt dans la moyenne basse. Ce n'est pas la catastrophe, mais notre établissement a une plus-value légèrement négative. Alors je vous propose d'y réfléchir avec moi : qu'est-ce qui fait que nous ne menons pas nos élèves à la réussite autant que nous devrions ? C'est un problème d'ordre pédagogique ? De climat scolaire ?

MALO MANZANO. – De moyens, peut-être ?

ÉRIC GIBONS. – De moyens, oui, pourquoi pas, mais vous savez, nous n'avons pas à nous plaindre de notre DHG, qui est plutôt généreuse. Croyez-moi, si je constatais que nous sommes sous-dotés, je serais le premier à me battre auprès du rectorat. Mais d'après les indicateurs objectifs, nous ne sommes pas si mal lotis. Alors qu'est-ce qu'on peut faire de mieux à moyens constants ? Est-ce qu'il faut privilégier les cours de soutien, par exemple ?

CATHERINE BAUBY. – C'est les bons élèves qui viennent aux cours de soutien !

ÉRIC GIBONS. – Alors soyons plus persuasifs avec les élèves qui en ont le plus besoin. Vous pouvez en caler sur vos trous dans l'emploi du temps, et ils feront l'objet d'une rémunération en HSE.

(Il est interrompu par la sonnerie du lycée. Première fois qu'on entend le court motif musical qui nous deviendra familier...)

Ah, s'il y a quelque chose qui marche bien, en revanche, c'est la sonnerie.

(... et qui se répète deux fois, laissant une petite pause entre deux.)

SIRIANE PAPAZIAN. – Puisque vous avez parlé des emplois du temps, monsieur Gibons, je rebondis. Cette année encore, j'ai fait au

mieux pour accorder à chacun ce qu'il avait demandé. Mais c'était un fameux casse-tête. Et le résultat est un équilibre fragile, on ne peut pas bouger grand-chose sans que tout le reste se casse la binette.

MALO MANZANO. – Et les classes qui ont deux heures d'histoire au lieu de trois, vous pourrez y faire quelque chose ?

SIRIANE PAPAZIAN. – De quoi vous parlez, monsieur Manzano ?

MALO MANZANO. – Eh bien j'ai vérifié, les secondes 3, il leur manque une heure d'histoire dans leur emploi du temps.

SIRIANE PAPAZIAN. – Ah merde. Pardon, monsieur Gibons.

MALO MANZANO. – Le problème, c'est que c'est moi qui les ai, et je suis déjà au maximum de mes heures, donc il faut tout reprendre.

SIRIANE PAPAZIAN. – Oh la la. C'est la guigne ça.

ÉRIC GIBONS. – Vous ne pouvez pas prendre une heure supplémentaire, monsieur Manzano ?

MALO MANZANO. – Je prends pas d'heure sup, moi.

ÉRIC GIBONS. – Vous savez que, s'il y a contrainte de service, vous êtes tenu d'en accepter deux.

SIRIANE PAPAZIAN. – (*interrompant le proviseur*) On devrait pouvoir éviter d'en arriver là. Venez me voir dans mon bureau, on va trouver une solution. Mais ça va être coton.

Un petit brouhaha.

ÉRIC GIBONS. – Continuons. Alors pour les nouveaux dans l'établissement, je voulais vous présenter rapidement madame Cresson, assistante sociale du lycée. Qui est là, si je ne m'abuse, les mardis et jeudis matin, ainsi que les vendredis de 8 h à 10 h.

GÉRALDINE CRESSON. – Les semaines impaires. Et le mardi matin, c'est seulement les semaines paires.

ÉRIC GIBONS. – Et madame Lucas, infirmière scolaire. Qui elle est là surtout les après-midi, c'est ça ?

CÉLINE LUCAS. – Sauf le lundi et les vendredis des semaines impaires.

ÉRIC GIBONS. – Voilà. N'hésitez pas à les solliciter, c'est une ressource précieuse pour vous.

Et puis je laisse la parole à madame Gontral, notre conseillère principale d'éducation.

NICOLE GONTRAL. – L'une des CPE, vous savez que nous avons madame Richon et madame Rovelli à temps partiel. Elles ont choisi de faire la prérentrée dans leur autre établissement.

C'est important que je vous redonne les règles de la vie scolaire en ce début d'année.

Concernant les exclusions, qui ont parfois été source de tension entre la vie sco et l'équipe enseignante, c'est important pour nous d'avoir des rapports d'incident, le plus tôt possible. On a des élèves qui sont amenés par d'autres, on ne sait pas pourquoi ils ont été exclus, on ne sait pas quelle attitude avoir avec eux.

Et concernant les retards, c'est pareil, il faut uniformiser les pratiques. Certains profs refusent les élèves à partir de la deuxième sonnerie. Ce qui fait parfois un gros contingent de gamins en perm', difficile à gérer.

CATHERINE BAUBY. – Après la deuxième sonnerie, c'est un retard, moi je n'accepte plus personne!

SORAYA VELAÏ. – Je me permets d'intervenir.

NICOLE GONTRAL. – Vas-y Soraya. (*la désignant*) Soraya, qui est à présent notre plus ancienne assistante d'éducation!

SORAYA VELAÏ. – Ce qu'il y a, c'est que le bâtiment est grand, et il y a des changements de salles qui sont tendus pour les élèves. Les emplois du temps ne sont pas conçus en prenant en compte les temps de trajet d'une salle à l'autre...

SIRIANE PAPAZIAN. – Il manquerait plus que ça!

NICOLE GONTRAL. – Quoi qu'il en soit, j'ai été obligée de poser une règle : les élèves qui nous sont envoyés pour retard dans les cinq minutes qui suivent la deuxième sonnerie, on les renverra en cours. Parce que sinon, en perm', on s'en sort pas.

Brouhaha, certains profs ne sont pas contents.

ÉRIC GIBONS. – S'il vous plaît, s'il vous plaît. Je suis sûr qu'à l'usage, ces règles seront appliquées avec souplesse et qu'elles conduiront à une homogénéisation des pratiques. Je pense qu'on a fait le tour, vous allez passer à vos conseils d'enseignement...

YOUNA KREPS. – Attendez monsieur Gibons, une demande d'Heure d'Information Syndicale a été déposée l'an dernier pour le jour de la prérentée. Elle avait été validée par votre prédécesseur.

ÉRIC GIBONS. – Ah, vous souhaitez la faire maintenant?

PIERRE GALLIEN. – Oui. Avec tout le personnel de l'établissement.

ÉRIC GIBONS. – Bien. Alors je vous laisse le micro.

YOUNA KREPS. – Les HIS, c'est sans le personnel de direction.

ÉRIC GIBONS. – On doit sortir, c'est ça?

PIERRE GALLIEN. – S'il vous plaît.

ÉRIC GIBONS. – Très bien. On va repartir dans nos bureaux alors, madame Papazian et moi. Ça tombe bien, on ne manque pas de choses à régler tous les deux.

SIRIANE PAPAZIAN. – Vous venez nous chercher quand c'est fini?

On les laisse sortir. Ça prend un peu de temps.

ÉRIC GIBONS. – (*sortant*) Allez, soyez sages hein!

La porte s'est refermée.

PIERRE GALLIEN. – C'est un marrant lui.

Youna et Pierre se positionnent au micro.

YOUNA KREPS. – Bon, pour ceux qui savent pas, depuis la mutation de Mathieu Raviot, c'est moi qui suis déléguée SUD pour l'établissement. Je vais essayer de me montrer à la hauteur de son héritage.

PIERRE GALLIEN. – Et je suis toujours délégué SNES.

YOUNA KREPS. – Malgré les événements de la fin d'année scolaire, on n'a obtenu aucun poste d'AED supplémentaire. Le poste de CPE qu'on réclamait ne nous a pas été accordé.

PIERRE GALLIEN. – Et puis ça fait des années qu'on dit que, vu les profils de nos élèves, il serait indispensable que les postes d'infirmière et d'assistante sociale soient à temps plein.

CATHERINE BAUBY. – Et il manque toujours un demi-poste de prof documentaliste au CDI.

MALO MANZANO. – Vous savez ce qui manque aussi? Des collègues profs! Mais ça, c'est pas forcément le rectorat qui est responsable. Si on compte toutes les heures sup' prises par l'équipe ensei-

gnante, ça fait plus de huit temps pleins. Huit adultes qu'on pourrait avoir en plus dans l'établissement, pour encadrer les gamins. Ils nous manquent ces huit adultes.

BARBARA ZIZEK. – Malo, s'il te plaît, il faut arrêter avec ça. Je te le dis gentiment, mais fermement. Pendant des années, Mathieu nous a culpabilisés là-dessus. Mais moi, je suis certifiée, pas agrégée, et je peux te dire que sans heure sup', financièrement, je m'en sors pas...

MALO MANZANO. – Je fais juste remarquer que si on se mettait d'accord pour n'en accepter aucune, on aurait un meilleur ratio adultes/adolescents.

PIERRE GALLIEN. – Bon, c'est un autre sujet. Là, le plus criant, c'est le sous-effectif en vie scolaire. Tu confirmes, Nicole?

NICOLE GONTRAL. – C'est sûr que l'an dernier on n'était pas bien.

ELENA DUNNING. – Et nous non plus. On a eu un record de rapports d'incident l'an dernier.

PIERRE GALLIEN. – Donc on est inquiets. On a l'impression que le rectorat attend la catastrophe pour nous doter davantage. Alors on réfléchissait à une action bien visible pour commencer l'année.

BARBARA ZIZEK. – Du genre?

YOUNA KREPS. – Ben, la grève.

BARBARA ZIZEK. – Dès la rentrée?

YOUNA KREPS. – Oui. Ça aura un impact plus grand que si on attend des semaines.

MALO MANZANO. – De toute façon, il y a que ça qui marche avec le rectorat.

BARBARA ZIZEK. – Moi je trouve ça raide de pas accueillir les élèves à la rentrée.

ELENA DUNNING. – Les parents vont comprendre? Est-ce qu'on ne risque pas de se les mettre à dos?

YOUNA KREPS. – Si on leur explique bien, on peut les ranger à nos côtés.

BARBARA ZIZEK. – Ça risque de donner encore plus mauvaise réputation au lycée. Les familles de Gourges, elles n'attendent que ça pour décider de ne pas scolariser leurs enfants chez nous.

CATHERINE BAUBY. – Vous en avez parlé à Gibons?

MALO MANZANO. – Depuis quand il faut demander à son chef pour faire la grève?

CATHERINE BAUBY. – Au bout de quelques semaines, il va bien se rendre compte qu'on a un problème de dotation.

YOUNA KREPS. – Les chefs, il faut rarement compter sur eux pour monter au créneau.

BARBARA ZIZEK. – Il vient de débarquer, le gars, laissons-lui sa chance, non?

CATHERINE BAUBY. – Et puis, pour moi, la rentrée, c'est le moment où on pose le cadre avec les élèves. Quel signal on leur envoie si on ne les accueille pas ce jour-là?

YOUNA KREPS. – Bon, on procède au vote. Qui veut faire grève le jour de la rentrée?

Quelques doigts se lèvent. Peu.

PIERRE GALLIEN. – OK. Pas besoin de compter, je crois. Pas de grève.

Bon, eh bien espérons que ça ne se passe pas trop mal quand les élèves seront là...

ACTE I

I

Salle de classe.

Entrée des élèves. Ils s'installent en discutant entre eux.

Pendant un temps, différents cours vont s'enchaîner, donnant l'impression d'assister à une vue en accéléré d'une journée d'élève.

Cours d'Elena. Classe studieuse, un peu endormie.

ELENA DUNNING. – Vous vous souvenez, le mois dernier, on a extrait l'ADN de cellules de bananes, mais on avait dû la sortir d'une sous-structure de la cellule...

UN·E ÉLÈVE. – Ah oui, le noyau.

ELENA DUNNING. – Très bien. On a le noyau qui contient l'ADN, et la cellule. Est-ce que quelqu'un se souvient du terme générique qu'on utilise pour désigner ce qu'il y a autour du noyau?

Personne?

Allez, je vais déprimer là, s'il vous plaît.

Le cy... to...

UN·E ÉLÈVE. – Plasme!

ELENA DUNNING. – Cytoplasme, merci, Jonathan. Mais bon, toi tu es en spécialité SVT donc tu connais bien.

Bon alors, dans quel endroit de la cellule se fait la respiration?

La mi... to...

UN·E ÉLÈVE. – Mythomanie.

UN·E ÉLÈVE. – Mitochondrie.

ELENA DUNNING. – Merci, mitochondrie.

Cours de Pauline Foulou. Classe plutôt agitée. Beaucoup de rires.

PAULINE FOULOU. – Regardez, si je touche le mur, ce bruit, c'est une traduction de l'énergie que j'ai mise dans mon geste, liée à la vitesse du corps en question : c'est l'énergie cinétique.

Alors maintenant, si je montais sur la table, par exemple, qu'est-ce qui peut m'arriver?

UN·E ÉLÈVE. – Ben vous pouvez tomber.

PAULINE FOULOU. – Exactement, je peux tomber. Donc même au repos, on peut affecter une énergie à un corps. C'est l'énergie potentielle de pesanteur.

Cours de Catherine Bauby. Classe silencieuse. Professeure très ferme.

CATHERINE BAUBY. – Je suis désolée de vous le dire, mais vos copies ne sont pas du niveau d'élèves de terminale. Il y a beaucoup trop de fautes d'orthographe et bien souvent c'est même la syntaxe qui est défectueuse.

Les compétences dans l'écriture, vous en aurez besoin, quelle que soit votre orientation.

J'ai ici les copies de Sabrina Bettine et Jérôme Rise, avec l'exercice suivant, qui peut les prendre?

Personne?

UN·E ÉLÈVE. – On les connaît pas, madame.

UN·E ÉLÈVE. – On est avec eux seulement dans votre cours.

CATHERINE BAUBY. – C'est contrariant ça, je ne vais pas leur courir après dans tout le lycée.

On va reprendre la lecture du texte de l'Iliade. Claudine, vous le lisez à Rayan à voix basse?

CLAUDINE GARY. – Oui.

(*en narration*) Catherine Bauby, cette prof, elle éprouve le besoin de me dire comment faire mon boulot. Elle dit « à voix basse » pour me rappeler que, bon, il faudrait pas que je prenne trop de place.

Moi, je suis AESH, j'accompagne des gamins en situation de handicap. Leur famille fait un dossier, on leur attribue une aide humaine – l'aide humaine, c'est moi – mais le problème c'est que

souvent il n'y a pas assez d'heures, et puis les parents ne font pas toujours les dossiers, et on a des problèmes d'embauche parce qu'on est payés moins que le SMIC...

RAYAN. – Passe-leur les détails, Claudine.

CLAUDINE GARY. – Oui, ce que je voulais dire, c'est que nous, les AESH, on est les seuls adultes à vivre des journées d'élèves, à passer de classe en classe. Et franchement, on l'a oublié, mais c'est dur, on glisse d'un sujet à l'autre, les profs n'ont pas les mêmes règles...

La sonnerie retentit, interrompant Claudine. Tout le monde se lève. Claudine regarde son emploi du temps.

CLAUDINE GARY. – Alors on a quoi Rayan maintenant ? Ah, maths. *(ironique)* On est contents, hein ?

Bon, ben faut y aller hein, quoi qu'on en pense. Je te retrouve là-bas ?

(en narration) Depuis la réforme de 2018, les élèves doivent choisir trois spécialités parmi douze possibilités. Les emplois du temps sont très individualisés, les élèves se connaissent mal.

Cours de Barbara Zizek. Classe très agitée, beaucoup de bruit.

BARBARA ZIZEK. – On a vu que les revenus pouvaient provenir de différentes sources, vous vous rappelez ?

Allez, on sort ses affaires.

Les téléphones, c'est dans les sacs.

Alors, les différentes sources de revenus, vous les avez ? La première c'est quoi ?

Le travail. Je le dis moi-même puisqu'apparemment vous ne vous en souvenez pas. Le travail, le salaire. La deuxième source, personne ?

S'il vous plaît, c'est trop fort là. On s'entend plus.

La deuxième source, c'est les revenus générés par le capital : les intérêts ou les dividendes.

Et enfin, il y a une troisième source de revenus, c'est la propriété – ce qu'on appelle aussi les rentes.

Alan, si ça continue, je vais te demander d'aller chercher la CPE.

UN·E ÉLÈVE. – Elle est pas là le mardi après-midi!

BARBARA ZIZEK. – Alors ce sera un surveillant.

Bon, on va maintenant regarder des graphiques qui vont nous permettre de mieux comprendre tout ça. Attendez, que je retrouve la page...

Elle est penchée sur son manuel. Le bazar continue.

ELENA DUNNING. – (*en narration*) Barbara fait toujours cours la porte fermée. En passant devant sa porte, on entend du bruit, mais on ne sait pas si on peut l'aider.

BARBARA ZIZEK. – (*hurlant*) Vous vous taisez, tous! Ou sinon je tiens ma promesse, j'envoie quelqu'un chercher un surveillant.

ELENA DUNNING. – Les jours où le volume a le plus augmenté, elle ne vient pas en salle des profs. Elle sait qu'on l'a entendue, je pense, et elle a honte.

Cours de Malo Manzano. Il tape dans ses mains d'une façon énergique, faisant taire les élèves.

MALO MANZANO. – Oh oh oh, on se calme là, le cours a commencé, qu'est-ce que c'est que ce cirque? Kenza, Bertille, vous restez pas au fond, vous venez au premier rang.

On reprend le cours de géographie sur l'urbanisation. Comment on nomme le phénomène de transfert de population des campagnes à la ville, vous vous souvenez?

Exode rural, oui. C'est un phénomène massif tout au long du vingtième siècle, qui s'accroît à l'après-guerre. Pour rappel, comment appelle-t-on le rapport population urbaine sur population totale?

Cours de Caroline Romains.

CAROLINE ROMAINS. – Pour entamer ce chapitre sur l'éducation, on va partir de vos propres conditions d'apprentissage, et pour ça on va faire ce qu'on appelle un débat mouvant. Levez-vous s'il vous plaît.

(Les élèves se lèvent.) Je vais vous poser des questions. Si votre réponse est oui, vous vous mettez de ce côté-là. Si vous répondez non, vous allez de l'autre côté.

Première question : est-ce que vous avez compris ?

DES ÉLÈVES. – Oui ! Oui.

CAROLINE ROMAINS. – Ben apparemment non, il faut pas répondre, il faut vous déplacer dans le oui.

(Les élèves se déplacent.)

Bon, première vraie question : avez-vous votre propre chambre ?

(Les élèves se positionnent. Deux tiers sont dans le non.)

Très bien. C'est intéressant déjà. Avoir un espace à soi, beaucoup d'enquêtes le montrent, c'est un facteur important pour l'apprentissage de ce qu'on appelle parfois l'ascétisme scolaire. En gros, c'est plus difficile d'acquérir les compétences scolaires quand on partage sa chambre. Mais ne vous inquiétez pas, ce n'est pas une fatalité.

Deuxième question : avez-vous un emploi en dehors du lycée ?

(Les élèves se positionnent. Quatre ou cinq élèves dans le oui.)

CAROLINE ROMAINS. – Vivez-vous dans un logement social ?

UN·E ÉLÈVE. – C'est quoi un logement social ?

CAROLINE ROMAINS. – Ben à qui ils paient le loyer tes parents ?

PLUSIEURS ÉLÈVES. – À Vezon Habitat.

CAROLINE ROMAINS. – Eh bien c'est ça le logement social, vous allez dans le oui.

ELENA DUNNING. – *(En narration, pendant que les élèves se positionnent.)* Virieux-en-Vezon est relié par le tram à la ville – je veux dire, la grande ville, enfin ce que nous, les profs, on désigne en disant : le centre-ville. Et les élèves ne comprennent pas de quoi on parle parce que pour eux le centre-ville, c'est là où se trouvent le lycée, le supermarché Casino, le Tacos et la boulangerie.

CAROLINE ROMAINS. – Question suivante : choisissez-vous vos études en fonction de vos chances d'avoir plus tard un salaire correct, plutôt qu'en fonction de vos goûts personnels ?

(Les élèves hésitent, prennent un peu de temps pour se positionner.)

ELENA DUNNING. – *(en narration)* Au bout du tram, ils n'y vont jamais. Alors toute sortie est dépaysante. Les élèves sont soit in-

timidés, soit excités. Certains font les cons, bien plus qu'à l'école, comme pour montrer qu'ils n'en ont rien à foutre du centre-ville, que s'ils n'y sont pas les bienvenus, eux non plus n'en veulent pas.

CAROLINE ROMAINS. – (*aux élèves*) Pensez-vous que « quand on veut, on peut » ?

UN·E ÉLÈVE. – Ça veut dire quoi, madame ?

CAROLINE ROMAINS. – Ça veut dire, en gros, est-ce que vous croyez en la méritocratie ?

(*Les élèves se positionnent. Un tiers est dans le oui.*)

J'enchaîne : pensez que les élèves ont les mêmes chances d'accéder aux formations diplômantes, quelles que soient leurs conditions socio-économiques de départ ?

ELENA DUNNING. – (*en narration*) Pour venir en tram depuis le « centre-ville », donc, disons comme ça, on traverse des friches industrielles, des zones commerciales, on longe des voies rapides et quelques champs cultivés, on traverse un campus universitaire et des quartiers pavillonnaires.

CAROLINE ROMAINS. – Dernière question : êtes-vous déjà allé au théâtre en dehors du cadre scolaire ?

(*Les élèves se déplacent. Très peu sont dans le oui.*)

Ça fait peu. Allez, reprenez vos places, on va tirer des conclusions de tout ça.

Cours de Pierre Gallien. Il tient une guitare. Classe dissipée, mais joyeuse.

PIERRE GALLIEN. – (*Il fait des dessins au tableau.*) Donc P de A Union B, c'est P de A, ici, plus P de B, moins la P de A Union B. Ça c'est clair ?

Seulement, imaginons à présent que les deux univers de probabilités ne se recoupent pas du tout, qu'il y ait ce qu'on appelle une incompatibilité. Alors on simplifie la formule.

UN·E ÉLÈVE. – On fait la chanson ?

PIERRE GALLIEN. – OK. On passe à la chanson. Mais ces chants, je les invente pour que vous reteniez les formules, hein, pas pour qu'on remplace les maths par des cours de musique.

(Pierre fait un accord et commence à chanter. Les élèves le suivent.)

« P de A Union B
C'est P de A plus P de B
Moins la P de A inter B
Mais s'il y a
Incompatibilité
C'est P de A plus P de B »

Youna Kreps entre précipitamment dans sa salle de classe, des paquets de feuille en main.

YOUNA KREPS. – Pardonnez-moi, je suis un peu en retard, j'ai eu un problème de photocopie. On reprend la lecture d'*Illusions Perdues*. Sonia, tu lis ?

UN-E ÉLÈVE. – (*lisant*) « "Il se souviendra de vous au moment où, battu par la tempête, il n'aura plus que sa famille pour asile." Deux jours après avoir lu cette réponse, Eve fut obligée de prendre une nourrice, son lait tarissait. Paresseux comme tous les hommes à poésie... »

YOUNA KREPS. – (*l'interrompant*) Merci. Arrêtons-nous un instant sur la phrase d'avant. À votre avis, pourquoi son lait se tarit ?

UN-E ÉLÈVE. – À cause du choc ?

YOUNA KREPS. – Oui, voilà. Et donc elle prend une nourrice. Vous savez ce que ça veut dire ?

UN-E ÉLÈVE. – Quelqu'un qui garde les enfants à la maison.

YOUNA KREPS. – Oui, maintenant, c'est souvent ça que signifie le mot nourrice, nounou.

UN-E ÉLÈVE. – Ma mère elle fait ça.

YOUNA KREPS. – D'accord, elle est ce qu'on appelle une assistante maternelle. Mais à l'époque de Balzac, le mot nourrice, il signifie autre chose. Qu'est-ce que vous entendez dans « nourrice » ?

UN-E ÉLÈVE. – Nourriture.

YOUNA KREPS. – Parfaitement, nourriture, nourricier. La nourrice, c'est celle qui nourrit à la place de la mère. Donc quand son lait

se tarit, que décide de faire Eve ? Elle confie son enfant à une femme qui est en mesure de le nourrir à sa place, qui a donc du lait.

UN·E ÉLÈVE. – Le bébé il tète une autre mère ?

YOUNA KREPS. – Oui. C'est le principe des nourrices.

UN·E ÉLÈVE. – Mais comment elles avaient du lait, les nourrices ?

YOUNA KREPS. – Ben tu sais, chez les femmes, la lactation se déclenche à l'occasion d'une grossesse. Les nourrices sont des mères qui font profiter d'autres enfants de leur lait. Dans le contexte du roman, ce doit être une femme dont l'enfant a grandi, mais qui a su garder sa capacité de lactation en la stimulant.

UN·E ÉLÈVE. – (*audacieuse*) Et vous madame, vous avez eu du lait aussi l'année dernière ?

YOUNA KREPS. – (*gênée*) Bien sûr, quand j'ai accouché, j'ai produit du lait.

UN·E ÉLÈVE. – Vous l'allaitiez encore ?

YOUNA KREPS. – Oui. Après, il se trouve que j'ai décidé d'allaiter mon enfant, mais beaucoup de femmes font un autre choix, et tout se respecte.

UN·E ÉLÈVE. – Mais comment vous faites quand vous êtes au lycée ?

YOUNA KREPS. – Vous voulez vraiment savoir ?

UN·E ÉLÈVE. – Oui.

YOUNA KREPS. – Je tire mon lait. J'ai une petite machine qui me permet de...

UN·E ÉLÈVE. – Vous vous trayez !

YOUNA KREPS. – Bon bon, ça devient glissant, on arrête avec ça.

UN·E ÉLÈVE. – Vous le faites en salle des profs ?

YOUNA KREPS. – Ça peut m'arriver oui.

UN·E ÉLÈVE. – Devant tout le monde ?

YOUNA KREPS. – Non, je me...

UN·E ÉLÈVE. – (*grande audace espiègle*) Y'a monsieur Manzano qui la cache.

Rires des élèves.

YOUNA KREPS. – Bon, on va reprendre la lecture du texte.

UN·E ÉLÈVE. – Madame, votre bébé, il s'appelle comment ?

YOUNA KREPS. – Ça ne vous regarde pas.

UN·E ÉLÈVE. – Non, mais juste le nom de famille : Kreps ou Manzano ?

YOUNA KREPS. – Kreps-Manzano. Les deux.

UN·E ÉLÈVE. – Pourquoi vous avez mis votre nom en premier ?

UN·E ÉLÈVE. – Vous nous l'amènerez un jour ?

YOUNA KREPS. – Allez, on referme la parenthèse allaitement, on continue la lecture d'*Illusions Perdues*. Qui veut lire ? (*Des doigts se lèvent.*) Oui, Sonya, vas-y.

UN·E ÉLÈVE. – (*lisant*) « Paresseux comme tous les hommes à poésie, poursuivait la lettre, il se croit habile en escamotant les difficultés au lieu de les vaincre. »

YOUNA KREPS. – (*en narration, par-dessus la lecture*) Quand j'étais étudiante, tout le monde partait en Erasmus, certains n'en revenaient pas, et apparemment c'était ça qu'il fallait faire dans sa vie, partir, voir le monde, et moi, qui n'en avais pas envie, ça me complexait de n'être pas capable de me rêver ailleurs.

Je suis arrivée à Jean-Zay par hasard. J'ai eu le choix entre deux établissements, Malraux ou celui-là, j'ai choisi en fonction du nom, j'ai pris le ministre de gauche.

Et en arrivant, je me souviens, j'ai pensé : voilà, c'est peut-être là que je vais passer toute ma vie. Si c'est bien, ici, si je m'y sens utile, alors je voudrais y rester toujours. Et de nouveau, je me sentais bête d'avoir pour unique horizon le premier rocher où le courant m'avait fixée.

Ici j'ai rencontré Mathieu Raviot, qui m'a beaucoup apporté politiquement. Et puis j'ai rencontré Malo – Malo Manzano, le prof d'histoire, celui qui a toujours des couleurs bien vives, vous voyez ? On s'est aimés, on s'est mariés, et c'est comme si je me mariaais avec Jean-Zay. Pas le ministre hein, le lycée.

Et depuis, je suis fière de ma fixité. C'est beau d'être celle qui reste. S'ancrer quelque part, creuser un sillon, devenir de plus en plus adaptée à ce que la situation exige.

Il y aurait des choses à voir ailleurs, bien sûr. D'autres endroits

où peut-être je serais plus heureuse. Mais c'est un peu douteux cette histoire de bonheur, non ?

II

Bureau du proviseur. Couloir de l'administration.

ÉRIC GIBONS. – Madame Bauby, la maman de Coline ici présente m'a écrit pour me dire que sa fille n'a pas bénéficié – selon elle, hein, selon elle – d'une notation équitable au devoir commun.

CATHERINE BAUBY. – Coline a eu la note qu'elle méritait. Elle a fait l'impasse sur la moitié du devoir.

MADAME PIVOT. – Elle a seulement fait une erreur. Elle n'a pas compris qu'il y avait un verso, elle n'a pas tourné la feuille d'examen.

CATHERINE BAUBY. – Elle est la seule à avoir fait cette erreur. Elle était pressée, elle voulait sortir rapidement.

MADAME PIVOT. – Au moment où elle est sortie, vous ne pouviez pas lui dire qu'elle n'avait fait que la moitié ?

CATHERINE BAUBY. – C'est une épreuve commune, ce ne serait pas juste par rapport aux autres.

PIERRE GALLIEN. – (*paraissant à la porte*) Monsieur Gibons, je peux vous parler ?

ÉRIC GIBONS. – Ce n'est pas tout à fait le moment.

PIERRE GALLIEN. – Il y a un gros souci concernant Claudine Gary.

ÉRIC GIBONS. – Claudine Gary ?

PIERRE GALLIEN. – Une de nos AESH.

ÉRIC GIBONS. – Ah oui, mais je suis en rendez-vous. Vous voulez bien attendre qu'on ait fini ?

PIERRE GALLIEN. – (*repartant dans le couloir*) Je reste là. C'est important monsieur Gibons.

MADAME PIVOT. – Monsieur le proviseur, nous on a joué le jeu, on a mis Coline à Jean-Zay alors que tous nos voisins sont partis à Sainte-Genève. Si cette note est maintenue, je ferai tout mon possible pour changer Coline de lycée.

CATHERINE BAUBY. – C'est du chantage!

ÉRIC GIBONS. – Calmons-nous. Madame Bauby, est-ce qu'il serait envisageable de noter Coline absente et lui proposer un créneau de rattrapage? Il me semble que ce n'est pas sur cette histoire de sujet pas tourné que se joue votre liberté pédagogique, si?

CATHERINE BAUBY. – Vous en prendrez la responsabilité. Madame...

Elle sort.

ÉRIC GIBONS. – (*à madame Pivot*) Je vous remercie d'avoir fait le déplacement madame, ne vous inquiétez pas, on va trouver une solution.

Au moment où elle sort, Pierre Gallien en profite pour glisser la tête.

PIERRE GALLIEN. – Monsieur Gibons, il faut que je vous parle de Claudine Gary. Et de Rayan, l'élève malvoyant dont elle s'occupe.

ÉRIC GIBONS. – Oui oui, on va en parler. (*à Nicole, également présente dans le couloir*) Madame Gontral, il y a une urgence?

NICOLE GONTRAL. – Oui. Madame Kreps (*la désignant*) vient de vivre un incident grave avec un élève.

ÉRIC GIBONS. – Grave comment?

NICOLE GONTRAL. – Grave.

ÉRIC GIBONS. – Allons bon. Entrez. Monsieur Gallien, ça peut encore attendre cinq minutes?

PIERRE GALLIEN. – Ben oui du coup. J'attends là.

ÉRIC GIBONS. – Tenez, madame Kreps, j'ai une boîte de mouchoirs ici. Et du chocolat. J'ai toujours une boîte de chocolat pour les moments difficiles. Vous le saurez maintenant. (*Youna et Nicole déclinent*)

Bon alors, expliquez-moi.

YOUNA KREPS. – Il y a eu une friction avec un élève.

NICOLE GONTRAL. – C'est plus qu'une friction, Youna. Elle s'est faite agresser.

YOUNA KREPS. – Fait agresser Y'a un infinitif, on n'accorde pas fait. Et puis, agresser, pas tout à fait.

NICOLE GONTRAL. – Insulter en tout cas. Et gravement. Par Orhan Shafak. Un élève de première générale en grande difficulté scolaire et très absentéiste.

YOUNA KREPS. – Moi je ne l'avais pas vu depuis quelques semaines. C'est un garçon qui décroche, clairement.

J'étais arrivée en retard en cours, à cause de la photocopieuse.

ÉRIC GIBONS. – Qu'est-ce qui se passe avec la photocopieuse?

YOUNA KREPS. – J'ai épuisé mes crédits sur celles de la salle des profs, alors j'étais allée...

ÉRIC GIBONS. – Vous avez déjà épuisé vos crédits?

NICOLE GONTRAL. – Ce n'est pas le sujet, là, monsieur Gibons.

YOUNA KREPS. – (*à sa classe*) Allez, on referme la parenthèse allaitement, on continue la lecture d'*Illusions Perdues*. Qui veut lire le texte? Oui, Sonya, vas-y.

UN·E ÉLÈVE. – «Paresseux comme tous les hommes à poésie, poursuivait la lettre, il se croit habile en escamotant les difficultés au lieu de les vaincre.»

Par-dessus la lecture, Youna reprend son récit, tandis qu'Orhan entre en classe.

YOUNA KREPS. – Il est entré en retard en cours – je ne sais pas pourquoi aujourd'hui, après deux ou trois semaines d'absence.

(*Elle interrompt la lecture.*) Ça alors, Orhan Shafak. Qu'est-ce qui nous vaut l'honneur?

ORHAN. – Quoi?

YOUNA KREPS. – Je veux dire : pourquoi tu es là?

ORHAN. – Ben y'a cours.

YOUNA KREPS. – Oui, comme toutes les fois où tu n'es pas venu.

ORHAN. – Je repars?

YOUNA KREPS. – Ah non, non, maintenant que tu es là, je ne te laisse plus partir. Allez, va t'installer et essaie de suivre.

(*Orhan va pour s'installer.*)

Par contre, tu retires ta capuche. Et puis tu ne restes pas là, viens t'installer devant. Tu peux reprendre Sonya.

(*La lecture reprend.*)

(*à Orhan*) S'il te plaît, tu retires tes écouteurs.

Et puis tu sors tes affaires. Allez, si tu es revenu, c'est pour te mettre au travail.

(en narration) Il me regarde, il ne réagit pas. Alors je répète, je m'approche de la table. Je redis : tu retires tes écouteurs. Et je ne sais plus ce que je fais, peut-être que j'effleure la table de la main, peut-être que j'esquisse le geste de lui retirer ses écouteurs.

(Orhan se lève brusquement et se retrouve face à Youna.)

Et là, tout à coup, j'ai peur. Je me rends compte que face à cet élève, dans ma classe, dans l'exercice de mon métier de prof, j'ai peur.

L'élève et Youna se font face, les yeux rivés l'un sur l'autre. Ils se figent.

NICOLE GONTRAL. – Il s'est ensuivi une altercation. Monsieur Garcia, qui était dans la salle à côté, m'a dit qu'il l'avait entendue. Apparemment Orhan a gueulé dans le couloir.

Orhan se précipite pour sortir de la salle.

ORHAN. – *(depuis le couloir)* Nique ta mère sale pute!

YOUNA KREPS. – *(à la classe)* Je suis désolée, vraiment, je ne voulais pas.

ÉRIC GIBONS. – Vous vous êtes excusée?

YOUNA KREPS. – Oui. Je ne sais pas pourquoi. Et ils me disent : c'est pas de votre faute madame. C'est lui, il est bizarre.

UN·E ÉLÈVE. – Il est bizarre, madame!

UN·E ÉLÈVE. – C'est pas votre faute.

YOUNA KREPS. – *(en narration)* Et ça me rend encore plus triste, que personne ne le défende. Que personne, même, ne semble le connaître.

UN·E ÉLÈVE. – On le connaît pas, madame.

YOUNA KREPS. – *(à la classe)* Bon, relisez le texte et soulignez tous les verbes à l'impératif dans le passage. On va s'interroger sur cette abondance de l'impératif.

UN·E ÉLÈVE. – C'est quoi déjà l'impératif?

YOUNA KREPS. – C'est ce que je viens d'employer : relisez, soulignez.

Les élèves baissent la tête et relisent le texte.

NICOLE GONTRAL. – Vous ne savez pas tout : quand il a entendu Orhan crier, monsieur Garcia s'est précipité dans le couloir et ils se sont heurtés. Le sac d'Orhan est tombé et un couteau en a glissé.

ÉRIC GIBONS. – Un couteau ?

NICOLE GONTRAL. – C'est ce qu'il a dit. Un très grand couteau. Orhan Shafak l'a rapidement remis dans son sac et est reparti.

ÉRIC GIBONS. – Alors nos élèves se baladent avec des couteaux, maintenant ! On aura tout vu.

NICOLE GONTRAL. – Je ne veux pas polémiquer, mais ce qu'on annonce depuis des mois arrive. Le climat scolaire est tendu.

ÉRIC GIBONS. – Je ne l'ai jamais contesté. Mais je ne vois pas ce qu'un ou deux postes en vie scolaire auraient changé à la situation. On ne va pas mettre un AED derrière chaque prof.

NICOLE GONTRAL. – Si à la vie scolaire on n'était pas en train de courir pour gérer des urgences, on aurait le temps de faire les choses sérieusement avec ce garçon.

ÉRIC GIBONS. – Bon, il faut convoquer ce jeune homme et appeler ses parents. Vous me tenez au courant ?

III

Dans le couloir, puis en salle de classe.

PAULINE FOULOU. – Ça s'est si mal passé ?

BARBARA ZIZEK. – C'était horrible. Tout a foiré.

J'avais décidé de mettre les élèves en îlots et j'avais préparé la salle à l'avance. Seulement, j'avais oublié de prévenir Sébastien, qui a cours avant moi dans la même salle et qui m'avait tout remis en autobus. Donc, déjà, la séance a commencé par un gros bazar.

(aux élèves) Alors soyons efficaces, on déplace toutes les tables de façon à créer deux zones distinctes.

(Elle donne des instructions pendant que les élèves déplacent les tables.)

Là, voilà, celle-là vous la mettez là, et l'autre, oui, voilà, comme ça.

contentement chez les professeurs : ils sont très loin de la salle des profs, quand on y donne cours on n'a pas le temps de remonter prendre un café, ou d'aller faire des photocopies.

La cantine jouxte l'établissement. Elle est partagée avec le collège. Il y règne un brouhaha monstrueux, la salle étant très haute de plafond. Bien des enseignants du lycée préfèrent manger en salle des profs.

D'après la carte scolaire, le lycée recrute sur cinq collèges, dont les sociologies sont très différentes.

Trois établissements sont classés REP (Réseau éducation prioritaire) et situés dans les quartiers populaires de Virieux (on dit QPV : « Quartiers politique de la ville »). L'IPS moyen de leurs élèves est un peu en dessous de 90. Le collège Marcel-Pagnol, où se déroule l'action du *Chat*^I, est l'un de ces trois établissements.

Le collège du vieux centre-ville est plus favorisé, ce dont son IPS aux alentours de 100 rend compte d'une façon certes approximative, mais néanmoins fiable.

Le dernier établissement est à Gourgues, dans le périurbain ; son IPS moyen est de 120. Un nombre important des élèves de cet établissement évitent Jean-Zay et vont au lycée à Sainte-Geneviève. C'est un enjeu de chaque année pour le lycée Jean-Zay : comment convaincre les familles de Gourgues de scolariser leurs enfants dans le lycée de secteur, afin d'assurer à l'établissement un minimum de mixité scolaire ?

Complétons le tableau en évoquant le collège privé de Virieux, qui fait partie de la cité scolaire Sainte-Geneviève, et dont l'IPS moyen est de 128. Ses élèves ne viennent pas à Jean-Zay, sauf exception, suite à une exclusion notamment.

À Jean-Zay, on a donc une population d'élèves qu'on dit « socialement mixte » ; à la rentrée, son IPS est calculé à 101. Le lycée ne fait pas partie de la politique d'éducation prioritaire. En effet, depuis 2020, les lycées ne sont plus concernés par les dispositifs REP.

L'année où se déroule la pièce, on compte 13 classes de seconde, avec 35 élèves par classe. En première, 13 classes également, dont 8 sections générales, avec 35 élèves par classe, et 5 sections techno-

I Une pièce antérieure du même auteur, écrite sur la commande de Yann Lheureux, et parue aux Éditions Libel, 2023.

logiques : 3 en STMG (sciences et techniques du management et de la gestion, 33 élèves par classe), 1 STI2D (sciences et technologies de l'industrie et du développement durable, 27 élèves), et 1 ST2S, qui compte 27 élèves. Enfin, le lycée compte 14 classes de terminale : 8 de filière générale, 6 de filière technologique.

Depuis la rentrée, il y a donc une classe de moins en filière technologique à partir de la première. Le rectorat a demandé à diminuer l'offre en filière STMG, car trop d'élèves s'y orientent, sans parvenir ensuite à trouver des débouchés. C'est une modification assez importante dans la structure des classes pour un établissement comme Jean-Zay, où de nombreux élèves souhaitent entrer en STMG à l'issue de leur seconde.

L'année dernière, le lycée a eu un taux de réussite de 83 % au baccalauréat (90 % en voie générale, 71 % en voie technologique). C'est en dessous des moyennes académiques (92 %, 97 % et 89 %) et nationales (91 %, 96 % et 90 %). Dans les indicateurs académiques de classement, on dit donc que l'établissement a «une plus-value négative».

On compte un peu plus d'une centaine de professeurs à Jean-Zay. Certains se connaissent très bien et travaillent ensemble depuis des années. D'autres ne font que passer : stagiaires, TZR ou contractuels.

À la vie scolaire, il y a trois CPE (conseiller principal d'éducation) qui se répartissent 2,5 temps pleins; une seule personne est à 100 %, les deux autres sont à temps partiel (80 et 70 %), et ne sont donc présentes que trois ou quatre jours par semaine. Le demi-poste de CPE en plus des deux temps pleins a été arraché à la suite d'une lutte sociale menée il y a deux ans, mais le poste n'est pas pérennisé, c'est un enjeu chaque année.

L'équipe d'AED (assistants d'éducation) compte 10 personnes, pour 7,5 temps complets; elle s'est beaucoup renouvelée cette année, une seule AED est restée en poste. Parmi les nouveaux, deux sont des anciens élèves.

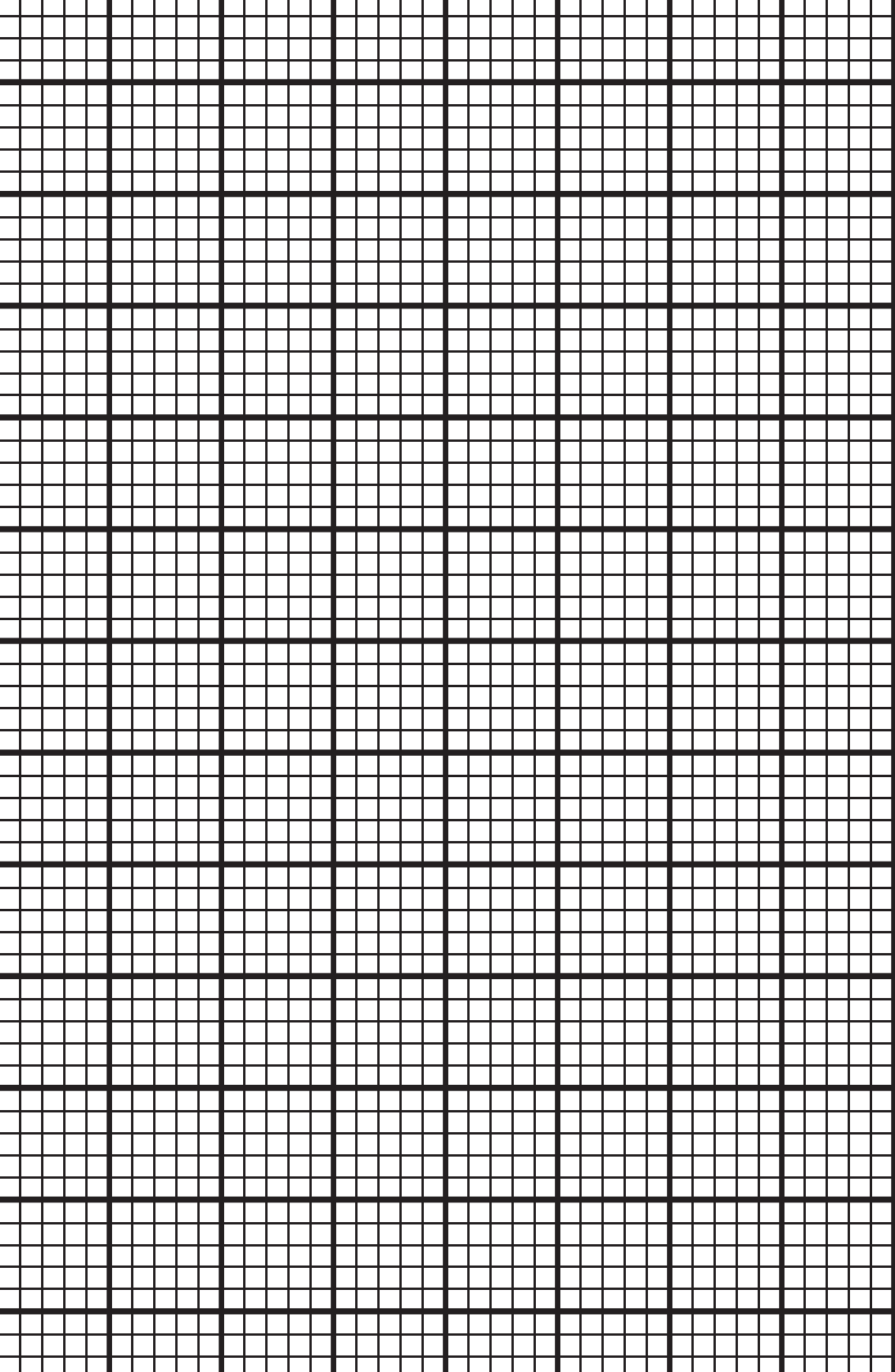
Pour le pôle médico-social, l'infirmière comme l'assistante sociale sont à mi-temps, partagées sur deux établissements.

À la direction, la proviseure adjointe est en poste depuis une dizaine d'années. En fin de carrière, elle ne semble pas vouloir quitter l'établissement. Le proviseur en revanche est nouvellement

nommé sur ce poste. C'est la première fois qu'il assume la charge de chef d'établissement.

Il y a une quinzaine d'agents d'entretien et de maintenance, salariés de la Région, comme le sont les personnels chargés de la cantine.

Deux AESH travaillent au lycée cette année; l'une accompagne un élève dans tous ses cours, ce qui lui fait un contrat de 24 h hebdomadaires, soit un temps partiel d'environ 62 %. Une autre accompagne un élève pendant 15 h, et complète avec 12 h au collège Marcel-Pagnol.



ENQUÊTES
ET
IMMERSIONS

PRÉSENTATION

Avec *Éducation nationale*, nous avons voulu renouveler une méthode déjà éprouvée pour une pièce précédente : *L’Affaire Correr*. Ce spectacle était né d’une résidence du Collectif X, compagnie stéphanoise, dans le quartier de La Duchère à Lyon. Les interprètes avaient enquêté sur un vaste renouvellement urbain en cours, recueilli la parole des professionnels, des habitants, transcrit leur parole. Puis, la deuxième année, François avait tiré de cette abondante matière documentaire un feuilleton de fiction dont les interprètes jouaient les épisodes dans les divers lieux de socialisation du quartier. Une fois finie, la pièce avait intégré le répertoire de la compagnie, et continue depuis à tourner².

La vertu de cette méthode était que les interprètes connaissaient de leurs personnages et du contexte de l’histoire davantage que ce que la pièce en disait. Quand ils incarnaient telle ou telle figure, ils avaient des références précises en tête, ils avaient vu vivre les personnes, ils avaient dialogué avec elles. Cela donne à ce spectacle une densité d’incarnation qu’ont peut-être moins celles de nos pièces qui ont été écrites intégralement en amont du travail au plateau, et pour lesquelles l’enquête a été menée par l’auteur seul.

Éducation nationale était un texte dont nous savions qu’il serait écrit par nous deux – François comme auteur, Sabine comme dramaturge. Mais nous voulions que l’équipe d’interprètes qui aurait à le porter ait une connaissance fine de la vie des établissements scolaires ; qu’ils aient rencontré un nombre suffisant de professionnels de l’Éducation nationale pour pouvoir tirer de leurs observations ce qui rendrait leur jeu plus précis. Et puis, nous espérions que leur regard neuf pourrait utilement compléter l’apport de Sabine : ils sauraient voir des choses qui lui échappent, et que nous pourrions intégrer à la pièce.

À ces deux objectifs s’ajoutait un troisième aspect, déjà présent dans la conception de *L’Affaire Correr* : les professionnels de l’éducation que nous allions fréquenter ne seraient pas seulement

2 Le processus de création de cette pièce a été relaté par son auteur dans le livre *Un théâtre sans absent*, François Hien, Éditions La Rumeur Libre, Paris, 2022.

une matière première, mais aussi des experts de leurs conditions de travail, et donc des alliés dramaturgiques. Nous avons décidé de soumettre à leurs regards, au fur et à mesure de leur élaboration, les scènes que nous écrivions. Et quand nous le pouvions, c'était sous forme jouée que nous leur présentions : François écrivait une scène, les interprètes se familiarisaient avec elle rapidement, puis nous propositions à l'équipe pédagogique de l'établissement où nous nous trouvions de profiter d'un moment idoine pour la donner à entendre. Généralement, c'était en salle des profs, à l'heure méridienne. Ces petites « représentations » devant les premiers concernés nous permettaient de tester nos hypothèses narratives; elles aidaient aussi les interprètes à trouver la juste posture, sans même qu'il soit nécessaire que l'audience leur fasse des retours : quand on joue devant les personnes qu'on représente, on impose à son jeu une forme de retenue, de sobriété; notre théâtre tire son esthétique de jeu de ce principe éthique : toujours jouer comme si la personne qu'on représentait était là, témoin de ce qu'on fait d'elle. Cela interdit le cabotinage, ou les effets de connivence que certains interprètes obtiennent sur le dos de leur personnage; mais cela n'empêche nullement l'intensité dramatique, ou la composition. Et l'émotion qui sourd des scènes portées de cette manière peut être dense.

Les scènes écrites à la faveur de nos immersions n'avaient pas vocation à intégrer telles quelles le spectacle. Certaines ont été remodelées pour y trouver leur place. D'autres n'ont jamais été rouvertes, après que leur présentation en salle des profs a recueilli un avis mitigé.

La présente section a pour but de présenter une petite partie de l'abondante production textuelle occasionnée par cette démarche. Nous avons cherché à proposer un échantillon représentatif, à la fois des réalités que nous avons découvertes, mais aussi de la méthode que nous avons déployée. Nous les présentons sans analyse ni mise en contexte, ce qui présente des risques, notamment pour les scènes d'observation. Nous ne prétendons pas que ces notes soient objectivement représentatives de la vie de ces établissements. Ce sont là plutôt des moments, saisis par des observateurs extérieurs, qui évoquent autant leurs propres ressentis que ce qu'ils observent.

Ces textes ne doivent pas être considérés comme la matière documentaire dont le spectacle a été tiré. Il ne faut pas chercher

de modèle parmi les personnes décrites dans ces enquêtes, même si l'on pourra parfois repérer tel ou tel détail qui s'est retrouvé dans la pièce. Le spectacle, au final, s'est autonomisé de ses sources. Mais cette matière documentaire fournit l'arrière-plan fourmillant du récit, le climat général où s'inscrivent les trajectoires singulières que l'écriture de fiction nous a fait dégager.

Les textes qu'on trouvera ici ont été produits à l'occasion de trois résidences distinctes.

À l'automne 2021, François et Yann mènent une résidence d'un mois au collège Barbusse de Vaulx-en-Velin, pour l'écriture de la pièce *Le Chat*. C'est là que se cristallise le désir du projet *Éducation nationale*. François invite alors quelques-uns des interprètes du futur spectacle à le rejoindre au collège. Ils y mènent des entretiens, assistent à des cours, et commencent à collecter ce qui deviendra la matière du spectacle.

Une fois le projet lancé, le TNP, associé dès l'origine au projet, nous inscrit dans un programme monté par la Ville de Villeurbanne, et qui permet des résidences d'artistes en milieu scolaire : « L'atelier itinérant ». Une compagnie, Komplex Kapharnaüm, a construit une structure mobile, conçue pour être installée dans les cours d'établissements scolaires, et permettre à des artistes d'y vivre et d'y travailler sous le regard des élèves.

Pour des raisons diverses, nous visons d'abord un collège situé aux confins de Villeurbanne, proche de territoires que nous avons déjà abordés pour d'autres créations, et dont la composition sociale ressemble à notre lycée imaginaire. La principale donne son accord. Puis le retire, à quelques jours du début de la résidence, après avoir lu le dossier du projet : elle nous trouve trop critiques de l'Éducation nationale. Régulièrement, nous aurons été confrontés à des frilosités et des raidissements, signes d'une grande tension institutionnelle, même si nous avons bénéficié par ailleurs d'un soutien constant de la DAAC (Délégation académique aux arts et à la culture) du rectorat de Lyon. En catastrophe, l'équipe du TNP trouve un nouvel établissement, proche du théâtre : le collège Juvet. La direction de l'établissement, inquiétée par la volte-face du collège précédent,

souhaite un accord écrit du rectorat afin d'être assurée de ne pas se voir reprocher, plus tard, de nous avoir accueillis. Cet accord ne viendra jamais, et le principal finira par assumer le risque. Nous lui en sommes profondément reconnaissants.

Au collège Juvet, nous passerons plus de deux mois, alternant par groupes de deux ou trois. Chaque interprète est autonome dans son enquête : on assiste à des cours, on recueille des propos au passage, on mène des entretiens. Peu à peu, la matière se constitue. Les semaines où François est présent, des scènes de fiction émergent.

Évidemment, nous savons que notre pièce se déroulera plutôt en lycée. Il nous faut un deuxième « terrain », plus proche de ce que racontera notre histoire. Sabine est encore professeure de philosophie au lycée Condorcet à Saint-Priest. Elle sait que c'est sa dernière année dans l'établissement, puisqu'elle a demandé une disponibilité l'année suivante afin de rejoindre le projet *Éducation nationale*. Nous décidons de profiter de ces dernières semaines pour tirer parti de sa fine connaissance de l'établissement et de son équipe. Des enquêtes au lycée Condorcet s'organisent donc, de manière informelle.

Les textes ci-après proviennent de ces trois sources : collège Barbusse, collège Juvet et lycée Condorcet. Nous nous sommes efforcés d'anonymiser les personnes interrogées. Les personnes facilement identifiables au sein de leur réseau professionnel ont évidemment donné leur accord à la publication de ces fragments.

Nous commençons en faisant entendre les voix de deux personnes rencontrées à l'orée du projet : une **professeure-documentaliste** et une **professeure de français** au collège Barbusse (pages 150 et 153), recueillies respectivement par Anne de Boissy et Kathleen Dol). Ce qu'elles décrivent de l'équipe pédagogique de ce collège est pour beaucoup dans la décision d'écrire la pièce.

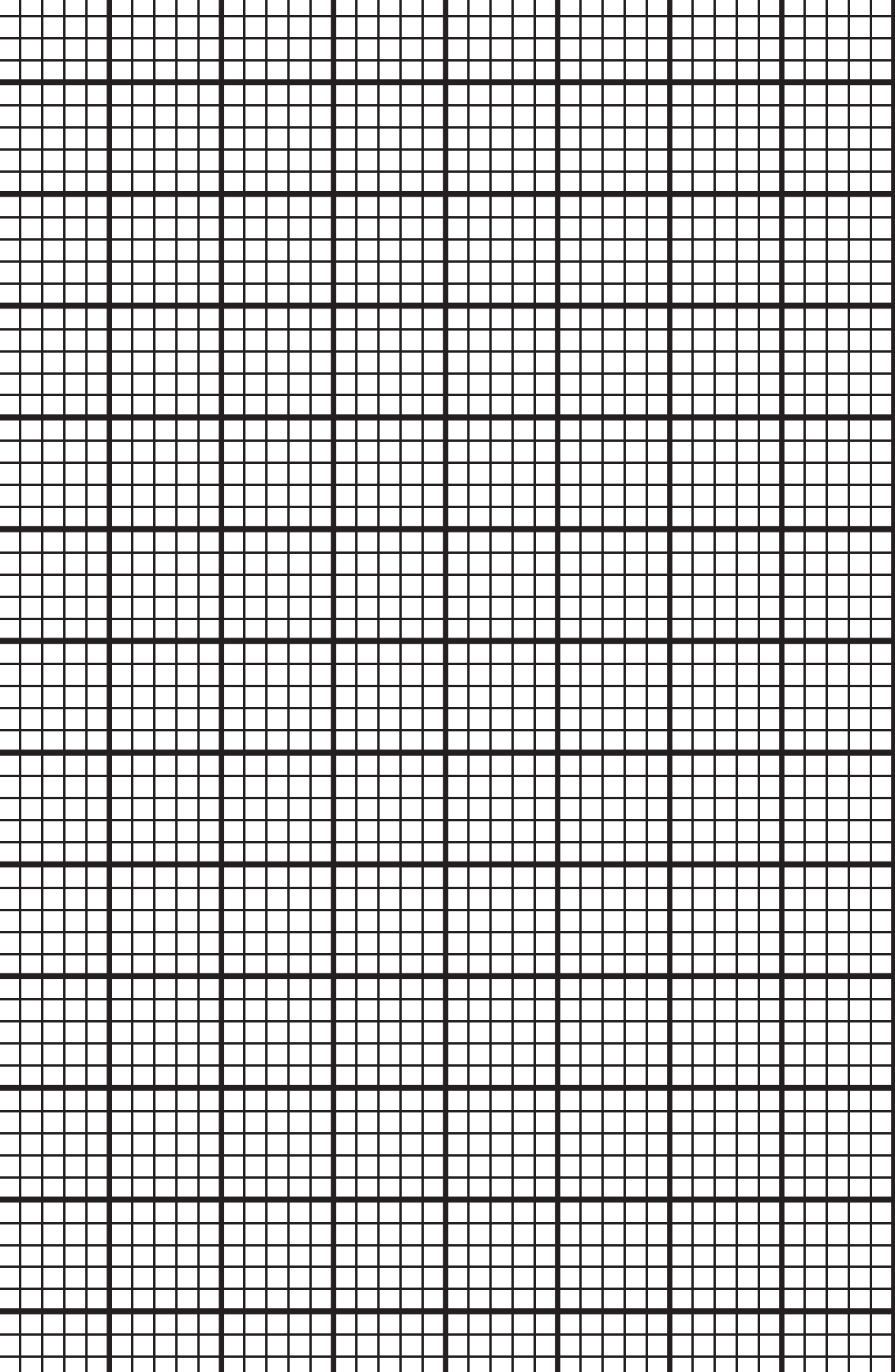
Dans **En salle des profs** (page 155), Mathieu Flamens (coordinateur du projet) propose un texte personnel, nourri d'observations subjectives. À travers l'enquête, nous cherchions parfois à porter témoignage de notre propre regard, à garder trace du point zéro de notre enquête. Plusieurs interprètes ont tenu à ce titre un « journal

d'immersion ». **Scènes de vie scolaire** (page 162) est un conglomérat de situations et de dialogues, relevés par François Hien, Lauryne Lopez de Pina et Ophélie Ségala au cours de journées d'observation menées séparément. Dans **Scènes de salle des profs** (page 158), Léa Sigismondi rapporte une série d'échanges recueillis à la volée.

Le **Conseil de classe de seconde** (page 170, raconté par Anne de Boissy) et l'**Heure d'information syndicale à propos du Pacte** (page 172, écrit par Léa Sigismondi) donnent une idée du climat dans l'établissement, au moment où nous avons entamé notre enquête. Puis **L'entretien avec un proviseur** (page 175, mené par Sabine Collardey et Gilles Chabrier, et transcrit par ce dernier) dresse le portrait d'un chef d'établissement nouvellement arrivé. Ensuite, nous proposons deux entretiens menés par Yann Lheureux : **Une CPE de lycée** (page 189), et **Un agent d'accueil** (page 195).

Puis nous proposons un aperçu de quelques cours auxquels nous avons assisté, et que nous avons tenté de raconter comme s'il s'agissait de petits spectacles qui se déroulaient sous nos yeux, chaque observateur assumant un style qui lui est propre. Gilles Chabrier raconte **Une répétition du Grand oral**, Ophélie Ségala raconte **Deux cours de philosophie** observés le même jour et **Un cours de maths**, et Léa Sigismondi **Deux cours de maths** et **Un cours d'anglais**. Nous partons ensuite au collège : **Histoire d'une mobilisation** (page 218, recueilli par François Hien) est un entretien avec une professeure du collège, permettant de retracer la lutte qu'avait menée l'équipe pédagogique l'année précédente. Dans **La journée d'une AESH** (page 224), Léa Sigismondi raconte la journée qu'elle a passée dans le sillon de K., AESH en collège. C'est Léa qui, marquée par cette rencontre, nous a demandé de pouvoir interpréter une AESH dans la pièce.

Enfin, nous partageons ici deux lettres reçues, pendant nos résidences, de la part de deux professeurs dont la rencontre a compté pour nous.



DE LA
DRAMATURGIE

UN AUTEUR ET UNE DRAMATURGE

RÉCIT À DEUX VOIX

François :

Je ne savais pas ce que c'était, une dramaturge.

Avant que je fasse du théâtre, il y a quelques années seulement, un dramaturge, pour moi, c'était celui ou celle qui écrit les pièces. Molière, c'est un dramaturge.

En débarquant dans ce milieu, j'ai découvert qu'on désignait par ce mot un métier autonome, qui ne suppose pas d'écrire la pièce, mais d'accompagner le travail de mise en scène par une recherche de fond. Enfin, je crois, c'est ce que j'ai compris. À vrai dire, personne n'a su me dire en quoi ce métier consiste exactement. Ou plutôt, on m'a dit : il y a autant de façon d'être dramaturge que de dramaturges.

J'imagine, par exemple, que la pratique de cette fonction n'a rien à voir selon qu'on travaille sur un texte déjà écrit, ou sur une pièce en cours d'écriture.

Un ami à moi avait été dramaturge pour un metteur en scène, sur une création tirée d'une pièce de Victor Hugo. Bon, il faisait un travail de documentaliste, il s'efforçait de saisir des résonances contemporaines du texte, il suggérait des pistes d'interprétation au metteur en scène. À vrai dire, j'avais l'impression qu'il dispensait le metteur en scène d'avoir le moindre point de vue sur la pièce qu'il montait. Il se chargeait du sens ; il s'occupait de justifier des décisions de mise en scène qui, pour l'essentiel, s'étaient passées de lui pour être prises. C'est un mauvais exemple, sans doute.

Un autre est celui de Marion Boudier. Elle a été dramaturge pour Joël Pommerat lors de la création de leur extraordinaire spectacle *Ça ira (fin de Louis)*. Le spectacle grâce auquel je fais du théâtre, d'ailleurs.

Allez, je digresse, mais tant pis, je le raconte : en 2016, je suis en crise dans mon premier métier, documentariste, pour autant que ça

ait été vraiment mon métier d'ailleurs, tant je vivote. Une amie de Bruxelles me dit : va voir cette pièce qui passe à Lyon, c'est super. À l'époque, je ne fréquente pas les théâtres. Et là, va savoir pourquoi, j'y vais, tout seul. C'est *Ça ira*. J'en sors en me disant que c'est ça que je veux faire quand je serai grand. Un an plus tard, le théâtre était devenu mon activité principale.

Marion Boudier, donc, a écrit un livre sur la création de la pièce. Elle y raconte les temps de répétition, la recherche progressive du sujet du spectacle, les enquêtes historiques qu'elle a menées. À la lecture de son livre, quelques années après avoir vu le spectacle, je suis étonné : le travail qu'elle raconte avoir fourni, je n'imaginais pas qu'un auteur puisse le confier à quelqu'un d'autre.

J'en étais d'autant plus surpris qu'à cette même époque (j'ai lu son livre fin 2020, je crois) j'étais en train de préparer mon spectacle sur les canuts, pour lequel j'avais fourni un travail colossal de lecture et de documentation, à partir des journaux écrits par les ouvriers de la soie dans les années 1830. Je ne concevais pas qu'un autre que moi eût pu mener ce travail ; non parce que je pensais le faire mieux qu'un autre, mais parce que les idées de fiction étaient nées de cette immersion. Si je m'étais contenté de recevoir la synthèse qu'un dramaturge m'en aurait fournie, rien ne serait venu.

J'en suis donc arrivé à me dire que j'étais un genre d'auteur qui n'avait pas besoin de dramaturge ; je n'aime rien tant que plonger tout entier dans un sujet, jusqu'à l'obsession, parler avec beaucoup de gens, lire tout ce que je peux trouver, puis laisser reposer, ne plus savoir quoi penser, et attendre que la fiction émerge de ce magma. Je ne lis jamais mes notes, quand j'écris. Je ne reviens pas sur l'enquête que j'ai menée. Les choses remontent d'elles-mêmes et s'invitent dans le récit, ma mémoire sélective fait le tri et décide des lignes de force de l'histoire. Rien de tout ça ne serait possible si je confiais à quelqu'un d'autre le soin de réaliser ce travail d'imprégnation.

Donc je pensais que jamais je ne ferais usage d'un-e dramaturge.

Peut-être y avait-il un fond d'orgueil dans cette posture. Sûrement. J'étais fier du travail titanesque que j'avais fourni pour les canuts, fier de pouvoir parler avec précision des sujets dont mon travail d'écriture m'avait rendu plus ou moins spécialiste, il entraînait dans cette posture un désir de maîtrise. J'étais aussi orgueilleux qu'un réalisateur de cinéma qui signe lui-même sa lumière, ou qui

est son propre monteur. On se félicite de se suffire, là où d'autres se font assister.

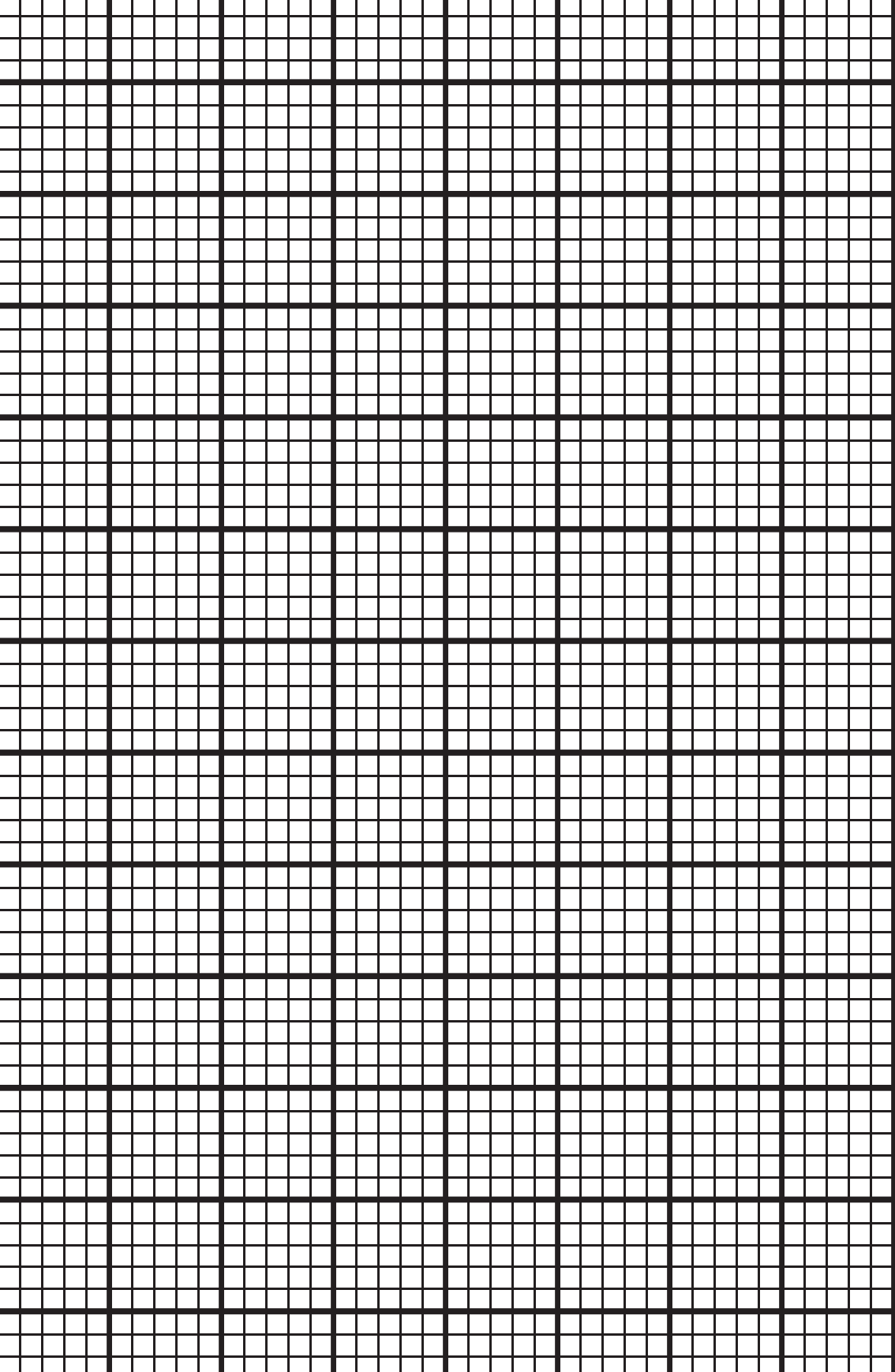
Et puis, voilà que nous avons eu l'idée de faire ce spectacle.

Éducation nationale est venu de quatre sources distinctes.

D'abord, un accablement politique, et le besoin d'en faire quelque chose. En travaillant sur les canuts, justement, je me disais : c'est bien beau de décrire l'égoïsme de classe des bourgeois lyonnais du dix-neuvième siècle, en espérant que les spectateurs feront le lien avec aujourd'hui ; n'y aurait-il pas moyen d'être moins allusif, plus directement branché sur les injustices contemporaines ? Mais quel angle choisir pour décrire notre désarroi face au durcissement des politiques publiques et à l'abandon des plus précaires ? L'Éducation nationale, au fond, est un bon endroit depuis lequel raconter le macronisme. Le cynisme, la politique de classe et l'incurie s'y conjuguent d'une manière hautement éloquente. Mais l'institution subit aussi des évolutions lentes, dont la source est à saisir bien en amont des conjonctures politiques les plus actuelles. Bref, l'Éducation nationale m'a semblé fournir un bon poste d'observation pour dresser le portrait d'une époque et d'une société.

La deuxième source vient d'une envie, cette fois, théâtrale. Je mesure ici qu'au final, si cette envie a participé à ma décision de faire le spectacle. J'avais envisagé de faire un spectacle sur des cours. Tirer parti de l'analogie entre la situation de l'enseignant et celle de l'interprète face à son public ; faire une pièce qui soit composée, pour l'essentiel, de récits de cours exceptionnels.

J'avais parlé de cette idée avec Kathleen Dol, Clémentine Desgranges, Anne de Boissy et Gilles Chabrier, qui faisaient partie d'un précédent projet que nous avons annulé, et que je tenais par conséquent à remobiliser pour un prochain spectacle. Nous avons consacré un jour ou deux à y réfléchir ; pour l'occasion, mon amie Sabine est venue nous rendre visite dans l'un des théâtres où nous avons nos habitudes, et elle nous a donné un cours. Je l'avais invitée parce que je n'ai pas de meilleur exemple que Sabine quand j'évoque une prof capable de produire des étincelles chez celles et ceux qui l'écoutent.



FAIRE
MONTER
DES ÉLÈVES
SUR SCÈNE

L'HISTOIRE D'UN DISPOSITIF

par François Hien

Très tôt, il a semblé évident que notre spectacle ne pouvait se concevoir sans une présence d'élèves au plateau. Certes, il s'agissait d'une pièce sur les personnels de l'Éducation nationale, le monde adulte ; pour autant, il n'était pas imaginable de laisser les élèves dans le hors-champ, ni de les faire incarner uniquement par des interprètes professionnels.

Cette réflexion s'inscrivait dans une démarche que j'ai initiée depuis plusieurs pièces, autour de la question de la représentation : comment donner la possibilité aux personnes qu'on voit moins sur les plateaux de théâtre de se représenter elles-mêmes ? Comment faire en sorte que l'art de la métamorphose propre au théâtre ne s'apparente pas à une confiscation, à un accaparement de la parole par un groupe d'interprètes qui s'arroge le droit de représenter le reste du monde ? Nous ne concevions pas la possibilité de faire ce spectacle sans les corps et les voix des jeunes gens autour desquels tout tourne, dans l'Éducation nationale⁴⁷. Et puis nous allions créer pour la première fois sur la grande scène du TNP : il fallait habiter ce large plateau, assumer une dimension spectaculaire qui n'est pas le propre de notre théâtre ; nous savions que nous n'allions pas construire une imposante scénographie, dont nous n'avions ni les moyens ni l'envie. Notre expérience antérieure sur *Échos de la Fabrique* nous avait appris qu'un grand plateau, on peut l'habiller par le nombre des interprètes, le foisonnement d'une distribution hybride. Nous voulions que le spectacle procure l'impression qu'on a lorsqu'on visite un établissement scolaire : ça déborde de partout.

Alors pour intégrer des élèves à notre spectacle, nous avons envisagé plusieurs solutions.

Former un groupe d'élèves qui nous aurait suivis en tournée était une solution séduisante, qui aurait permis de donner une véri-

47 Depuis, nous avons découvert le très beau spectacle *Qu'il fait beau cela vous suffit*, de Mélanie Charvy et Millie Duyé, dans lequel des interprètes professionnels interprètent alternativement des élèves, des profs, des personnels de l'Éducation nationale, et cela marche formidablement bien.

table épaisseur aux rôles d'élèves. Mais cela posait des problèmes logistiques et administratifs lourds. Si on ne les payait pas, ils allaient être des interprètes amateurs, qui n'ont droit qu'à un petit nombre de représentations par an, il faudrait donc former plusieurs équipes différentes; si on les payait, on allait entrer dans l'univers complexe du travail des mineurs, encore plus contraignant. Et puis, pour fidéliser un tel groupe, il faudrait compter sur une intense motivation de la part des élèves, donc leur demander de postuler volontairement. Par expérience, nous savons qu'en procédant de la sorte nous n'allions avoir pratiquement que des enfants de la bourgeoisie, déjà dotés de forts capitaux culturels. Notre souci de délégation de la représentation aurait été aggravé plutôt que réglé : nous aurions demandé à de jeunes bourgeois d'incarner des élèves de classe populaire; sur quelles bases l'auraient-ils fait? Avec quels a priori?

La seconde solution envisagée consistait à utiliser la vidéo. Filmer les scènes de cours, et ne jouer au plateau que les scènes entre adultes. Cette solution était elle aussi très complexe techniquement : pour que les scènes rendent bien, il faudrait organiser un véritable tournage, ce qui n'est pas notre métier; de plus, pour que les raccords entre les scènes filmées et les scènes au plateau fonctionnent, les interprètes devraient garder l'apparence qui aurait été la leur le jour du tournage; cela supposait de leur interdire de changer de coupe, de se faire pousser la barbe ou d'être enceinte sur toute la durée d'exploitation du spectacle, qui promettait d'être longue. Et puis un tel dispositif ne nous semblait pas très conforme à ce théâtre que nous cherchons, à la fois ample et foisonnant, mais *low-tech*.

C'est sur la suggestion de Martin Sève que nous avons imaginé la solution à laquelle nous nous sommes arrêtés : intégrer une classe différente par représentation. Martin avait déjà vécu une expérience similaire : il jouait un spectacle jeune-public devant des classes chaque fois nouvelles, dont il intégrait les élèves comme figurants en s'adressant à eux comme s'il était leur professeur. Il suffit de retenir quelques prénoms, nous disait-il, pour que le public ait l'impression qu'on les connaît tous : ça va vite de créer de la connivence avec une classe qu'on vient de rencontrer, et qui prend plaisir à entrer dans le jeu avec nous.

Mobiliser une classe un soir de spectacle, c'est une chose que tous les théâtres savent faire. Nous avons notre solution. Voilà ce

que j'écrivais dans nos dossiers de production, alors que le projet commençait à prendre forme : « La classe qui nous accompagnera sur scène se jouera elle-même en tant que classe. Les scènes entre adultes seront écrites précisément, mais les scènes avec la classe seront à chaque fois différentes et toujours jouées pour la première fois lors des représentations. En amont, pendant la phase de préparation, les acteurs jouant les profs donneront aux élèves que nous amènerons au spectacle des cours type, afin de les préparer aux réactions que nous espérons d'eux. Mais – comme pour un prof, qui fait toujours pour la première fois son cours devant une certaine classe – les scènes de cours du spectacle ne seront pas répétées. Chaque soir sera une performance unique. Nous espérons nous faire communiquer par la classe impliquée l'émotion et l'excitation des premières fois, sans cesse renouvelées. Nous voulons que chaque représentation soit une fête, pour les élèves qui y participent, et pour ceux qui viennent les voir. »

Les premiers tests réalisés sur la saison 2022-2023, avec plusieurs classes, nous ont conduits à amender notre idée initiale, pour plusieurs raisons :

- les improvisations n'étaient pas très convaincantes. Les élèves manquaient de matière pour se lancer dans le jeu, les voix sortaient de façon timide.

- les élèves qui ont mené les essais avec nous avaient l'impression d'être seulement figurants d'un spectacle qui pouvait largement se passer d'eux.

Il nous fallait donc trouver le moyen d'amener les élèves vers le jeu, mais aussi donner à leur présence un sens, une épaisseur. Cela ne suffisait pas de se poser devant eux et de faire les profs ; cela ne suffisait pas de les poser devant nous pour qu'ils fassent les élèves ; il manquait la relation. La présence seule des élèves ne nous permettait pas d'importer le lycée sur scène, comme un bloc documentaire autour duquel notre fiction tournerait. Il fallait que cette classe – aussi nombreuse soit-elle – nous la considérions comme une partenaire de jeu, pas comme un destinataire inerte de nos cours fictifs ; et il fallait que nous prenions le temps de l'y amener, au jeu.

La solution décidée fut de travailler avec moitié moins de classes et de jouer deux représentations avec chacune d'elles. Cela permettait de doubler le temps de préparation avec chacune.

La suite du travail a ressemblé aux oscillations d'un balancier, nous passions d'un excès à l'autre. Après les essais du printemps 2023, au cours desquels ce que nous faisons faire aux élèves était beaucoup trop léger, j'ai préparé un grand nombre de scènes nécessitant leur intervention. Puisque la plupart du temps, les élèves allaient être assis devant une table de classe, nous pouvions leur fournir un texte, qu'ils garderaient sous les yeux, et dans lequel ils auraient des répliques que nous leur aurions préalablement distribuées. Cela permettrait de créer des échanges substantiels entre les profs et leurs élèves. Ces scènes ont très vite fonctionné, les élèves se saisissaient bien du dispositif et faisaient oublier qu'ils avaient leur texte devant eux. Le problème, c'est qu'il fallait les transmettre en amont, ces scènes, en répartir les répliques. Cela prenait du temps, et les ateliers de préparation avec les classes sont progressivement devenus surchargés. Nous menions au pas de course les transmissions, sans prendre le temps de discuter du fond avec les élèves; la qualité de la rencontre en était altérée.

Nous avons donc à éviter deux écueils : le sous-emploi des élèves dans le spectacle et la surabondance de scènes les impliquant, que nous n'aurions pas le temps de transmettre. Une des solutions trouvées fut – au moins pour le tout début de l'acte I, au cours duquel nous découvrons la classe – d'alterner les scènes écrites et les scènes dans lesquelles les élèves improvisent leurs réactions. Cette alternance fonctionnait bien : les scènes écrites nous permettaient de faire travailler les élèves sur leur volume de voix, leur rythme; et les scènes improvisées les « décoinçaient », les autorisaient à se lâcher un peu, à trouver une énergie collective assez joyeuse. Chaque dispositif profitait à l'autre : le volume de voix trouvé dans les scènes écrites se conservait en impro; l'animation de classe obtenue dans les scènes improvisées contaminait les scènes écrites. Cette décision réduisit le nombre de scènes à transmettre, puisqu'une partie d'entre elles n'avaient pas à l'être.

Bien évidemment, cela imposait que les interprètes soient en mesure de faire face à des classes qui se conduiraient de manière très différente. Ainsi, les représentations de ce spectacle ne seraient jamais identiques – encore moins que pour un spectacle ordinaire. Et surtout, nous nous sommes faits à l'idée que le spectacle ne serait jamais *trouvé*. D'habitude, après dix ou vingt représentations,

on commence à se dire que le spectacle est là, on est un peu moins anxieux au moment de le reprendre : c'est une musique bien rodée, qu'on réinterprète avec plaisir, dont les motifs sont comme inscrits en nous. Avec *Éducation nationale*, il faut d'avance faire le deuil d'un tel confort. Toutes les représentations, même si le spectacle atteint un jour la centième, seront un défi : nous ne serons jamais certains de la manière dont les choses se dérouleront. Et nous ne pourrons faire l'économie d'une petite boule dans le ventre au moment d'aborder les scènes avec élèves. Mais au fond, comment mieux disposer les interprètes à jouer des enseignants : n'est-ce pas précisément ce que vivent les profs au moment de recevoir leurs élèves ?

Édition

Fablyo, Lyon

www.editions-fablyo.fr



Fablyo

Conception graphique

Cecilia Gérard

ISBN : 978-2-492385-28-5



Le lycée Jean-Zay, dans la ville imaginaire de Virieux-en-Vezon. Un nouveau proviseur prend la tête de l'établissement, secoué l'année précédente par des incidents violents. Sur fond d'appréhension, plusieurs fils narratifs se tissent. Le climat scolaire se tend. Face au projet de dotation pour l'année à venir, les personnels décident d'une grève. Tandis qu'ils sont pris de vitesse par des agitations, un grand mouvement d'occupation se met en place au cœur du lycée.

La pièce Éducation nationale, écrite en résidence en établissement scolaire et mobilisant de nombreux élèves, chronique la vie d'un lycée et raconte l'histoire d'une lutte collective. Documentant l'état du service public d'enseignement à l'orée des années 2020, elle dresse le portrait de travailleurs pris dans des mouvements de fond sur lesquels ils cherchent à retrouver prise.

François Hien et Sabine Collardey proposent ici une édition du texte enrichie de recherches dramaturgiques, de matériaux d'enquête, d'esquisses théoriques, de récits d'expérimentations... À ce titre, le livre sera utile à celles et ceux qui aiment le théâtre, comme à celles et ceux qui s'intéressent aux questions éducatives.



Fablio